

Nantes Sud

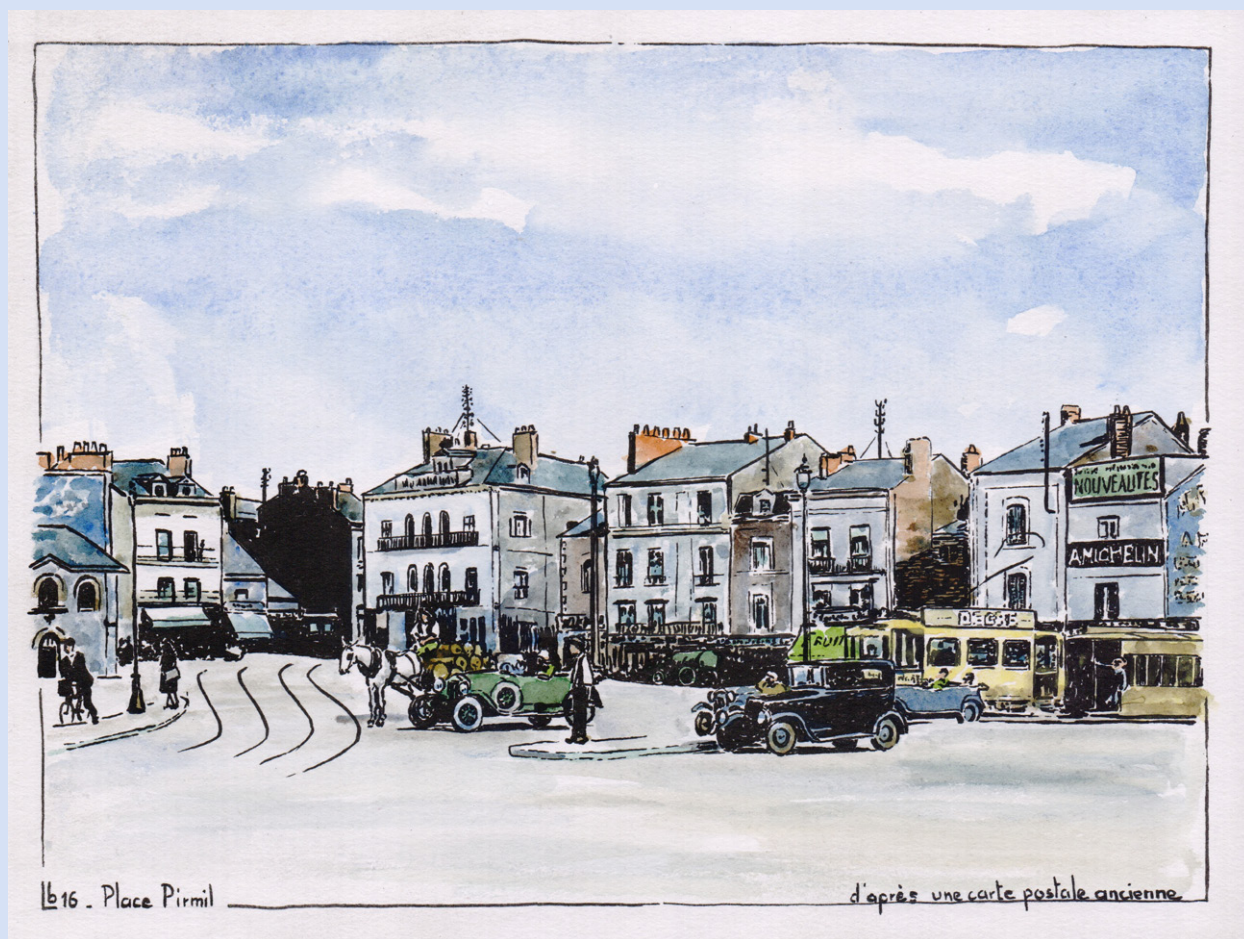
entre mémoire et histoire



Bulletin n°9 / février 2017

Exemplaire gratuit

La place Pirmil et la rue Dos d'Âne



Comité de rédaction / recherche documentaire et collecte de témoignages :

Le groupe mémoire de Nantes Sud : Jean-Louis Bernardeau, Annie Héraud, Aurélia Hillaire, Robert Laly, Benoît Lesne, Jeannine Lévêque, Lucette Piveteau et les Archives de Nantes : Nathalie Barré – service Histoire et mémoires des quartiers

Le groupe mémoire de Nantes Sud – Maison des Confluences – 4, place du Muguet nantais – 44200 Nantes

Archives de Nantes – 1, rue d'Enfer – 44000 Nantes
T. 02.40.41.95.85 / archives@mairie-nantes.fr

Mis en page et publié par les Archives de Nantes
2 000 exemplaires / Février 2017

Crédits photographiques:

Archives de Nantes : p.4 (1Fi1226) / p.5 (9Fi265) / p.7 (1Fi71 – 101130 – 1061W17) / p.8 (1Fi63) / p.10 (1360W140) / p.11 (Fonds POS) / p.12 (1PER78 – Fonds Urbanisme) / p.13 (1PER105) / p.14 (20Fi4462 – Fonds POS) / p.16 (Fonds SEVE) / p.17 (Fonds Routier-Ménoret) / p.20 (Fonds POS) / p.26 (25Fi5664) / p.27 (28Fi4195) / p.28 (37Fi149) / p.35 (101130) / p.36 (Fonds POS) / p.37 (25Fi4495) / p.38 (25Fi4533)

SEVE : p.16

Collections particulières : p.6 / p.8 / p.9 / p.15 / p.19 / p.20 / p.21 / p.23 (© Benoît Lesne) / p.24 / p.25 / p.26 / p.29 / p.31 / p.32 / p.33 / p.34 / p.35 / p.39



SOMMAIRE

- p.04 > Entre Loire et Sèvre : deux franchissements qui ont dessiné la place Pirmil et la rue Dos d'Âne
- p.18 > La rue Dos d'Âne : visite guidée des activités disparues
- p.21 > Portraits d'anciens commerçants
- p.24 > La place Pirmil et le bas de la rue Saint-Jacques
- p.28 > Les industries de la rue Dos d'Âne
- p.37 > Les abattoirs de Pont-Rousseau : « une enclave nantaise en territoire rezéen »

Pour leur accueil et leur disponibilité, le groupe remercie chaleureusement les personnes qui ont accepté de livrer leur témoignage : Loïc Brelet, Alain Boutillier, Jean-Claude Marchand, Élisabeth Fontaine, Philippe Guével, Yvon et Marie-Josèphe Lenglet, Yves Maigret, Jacques Richard, René Rollo

N.B / Le témoignage de Lucette Roquain a été recueilli en 2006 et celui de Léon Fontaine est la retranscription d'un écrit retrouvé dans un dossier qui nous a été remis par l'association Bonne Garde.

Tous les numéros de «Nantes Sud entre mémoire et histoire» peuvent être consultés et téléchargés sur le site : www.archives.nantes.fr (rubrique Histoire des quartiers _ ressourcesenligne)



Édito

2006 - 2016 : Les dix ans du groupe mémoire du quartier Nantes Sud

La sortie de ce numéro nous permet d'évoquer nos dix années d'activités autour de la mémoire du quartier ; dix années riches de rencontres, d'échanges et de découvertes.

Merci à tous ceux qui nous ont apporté leurs témoignages ainsi qu'à ceux qui ont participé à la réalisation des bulletins.

Dès le début de notre activité, nous nous sommes efforcés d'évoquer la mémoire de ce quartier en suivant son actualité. Nous ne nous contentons pas de collecter des témoignages et des photos : nous avons à coeur de les transmettre au public à travers les livrets, des expositions, des balades commentées, les fêtes de quartier et des rencontres intergénérationnelles.

Pirmil - Dos d'Âne

Fidèle à notre volonté d'accompagner les évolutions urbaines et sociales du quartier, nous avons choisi d'évoquer dans ce nouveau numéro le quartier Pirmil - Dos d'Âne.

Le 3 octobre 2016, un article paru dans Ouest-France annonçait : « Trop de voitures de Pirmil à Rezé : ça va changer. » La journaliste évoque une opération délicate car « le constat est sans appel : il va falloir amputer les voiries. Effacer le modèle d'hier, l'autoroute qui traverse les faubourgs. »

Avec ce neuvième bulletin, nous vous proposons de revenir sur ce qu'a été ce « modèle ancien », fil rouge pendant plus d'un siècle des transformations du faubourg Pirmil - Dos d'Âne. Entrée et sortie de ville, son aménagement et son évolution ont toujours été liés à la question des accès et de la circulation. Comment, au cours du 20^e siècle, le quartier Pirmil - Dos d'Âne, animé par des activités commerciales et industrielles, a-t-il été livré aux seuls besoins des déplacements et de la circulation ? Quelles activités ont disparu et comment ses transformations ont-elles été vécues par les habitants ?

Bonne lecture !

ENTRE LOIRE ET SÈVRE : DEUX FRANCHISSEMENTS QUI ONT DESSINÉ LA PLACE PIRMIL ET LA RUE DOS D'ÂNE



Territoire à part situé à la confluence de la Loire et de la Sèvre, Pirmil est le premier quartier nantais que l'on traverse lorsque l'on vient des contrées situées au sud du fleuve. Cette fonction essentielle l'a fait vivre jusqu'à une période récente. Puis tout a été balayé par l'impétuosité d'un courant de circulation qui s'est amplifié jusqu'à la déraison. Il a fallu trancher dans le vif, abattre immeubles et maisons, pour laisser place à l'auto.

Une tête de pont

Extrait du plan de Nantes - 1766



Le franchissement le plus aisé de la Loire se faisant par Nantes, Pirmil, point de convergence entre les routes venant du Haut et du Bas-Poitou, était un passage obligé. Cette position de tête de pont intègre dès le 14e siècle le système défensif de la ville.

La forteresse de Pirmil, construite en 1366, à la jonction des rues Saint-Jacques et Dos d'Âne, protégeait l'entrée sud de Nantes. Détruite en 1626, seule une tour subsista jusqu'en 1839.

La position de confluence nécessite la construction de ponts pour assurer les franchissements du bras de Pirmil et de la Sèvre, et permettre les relations commerciales entre le Sud de la France et la Bretagne.

Plusieurs fois reconstruit, le pont de Pirmil reste l'unique passage entre le Nord et le Sud jusqu'en 1966, date à laquelle une deuxième ligne de ponts est ouverte (voir nos numéros 3 et 5). Tout aussi important, le pont de Pont-Rousseau permettait la liaison avec le pays de Retz, la Vendée, la Charente-Maritime et la côte atlantique.

Cette position d'accès unique entre le Sud et le Nord est au centre des préoccupations des élus qui pendant plus d'un siècle ont dû répondre aux problématiques liées à la circulation automobile et aux transports en commun.

Restes de la forteresse de Pirmil - vers 1830





Pont-Rousseau, la rue Dos d'Âne et la place Pirmil – fin des années 50 et en 1994

Chronique d'une disparition programmée

La place Pirmil marque le point de convergence des rues Saint-Jacques et Dos d'Âne permettant l'accès au pont de Pirmil. Au cours du 20^e siècle, la croissance des besoins de déplacements a dessiné les aménagements de la place et de la rue qui n'ont cessé d'être agrandies et élargies jusqu'à disparaître du paysage !

1900 – 1940 : Élargissement de la rue Dos d'Âne et agrandissement de la place Pirmil

Bornée par la place Pirmil, côté Loire et par celle de Pont-Rousseau (dénommée par la suite place de la Rochelle), côté Sèvre, la rue Dos d'Âne a toujours été un point névralgique de la circulation nantaise. Dès le 19^e siècle, les édiles nantais ont cherché à améliorer la fluidité de cet unique passage entre Nantes et le Bas-Poitou et la façade atlantique située au sud de la Loire.

En 1841, l'ordonnance royale du 2 mai approuve les alignements de la route nationale n°23 qui portent la

largeur de la rue à 10 mètres. En 1853, un habitant s'alarme « *de la construction du bureau d'octroi près de Pont-Rousseau qui va rendre la circulation déjà si difficile de la rue Dos d'Âne plus nuisible qu'auparavant.* »

Un demi-siècle plus tard, la situation ne s'est guère améliorée. Le conseil municipal du 21 février 1902 pointe l'insuffisance de la largeur de la rue « *pour les besoins de la circulation intense qui emprunte cette voie, l'une des principales artères de pénétration dans Nantes* » et décide de porter son élargissement à 15 mètres entre la rue Brassereau et la place de Pont-Rousseau.

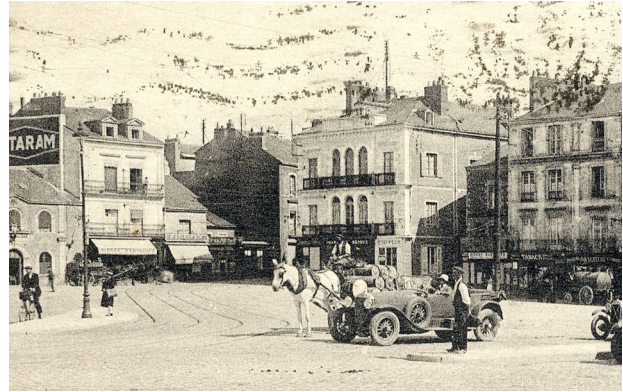
Sept ans plus tard, à la faveur d'un changement de municipalité, cet élargissement est porté à 22 mètres sur les motifs suivants : « *Tout le secteur des environs de Nantes compris entre la Sèvre et la rive gauche de la Loire est desservi par quatre grandes routes nationales et n'a qu'un point de pénétration à Nantes : le Pont Rousseau suivi de la rue Dos d'Âne. Aussi cette dernière rue est-elle*

l'une des voies d'accès de Nantes où la circulation est des plus intensives. L'insuffisance de sa largeur actuelle qui n'est que de 10 mètres a été reconnue tellement manifeste, surtout après l'établissement de la ligne de tramway, que le conseil municipal a décidé, dès 1902, de porter cette largeur à 15 mètres. (...) Nous ne pensons pas que la largeur de 15 mètres soit aujourd'hui suffisante. L'importance de la rue Dos d'Âne, comme voie d'accès ira toujours en augmentant. (...) Au moment où il en est temps encore, il y a lieu de prévoir largement les besoins de l'avenir. »

Cette décision qui entre dans sa phase opérationnelle à partir de 1911 entraîne la démolition côté impair des immeubles compris entre Pont-Rousseau et la rue Brassereau afin d'assurer « *un passage suffisant aux nombreux véhicules qui empruntent cette voie de pénétration, mais encore dans le but d'offrir un dégagement facile à la foule de piétons qui encombrant les trottoirs de ce quartier populaire, notamment aux heures d'entrée ou de sortie des ateliers et fabriques.* »

Point de jonction entre le pont de Pirmil et la rue Dos d'Âne, la place est également l'objet d'aménagements successifs, motivés par la possibilité de dégager l'entrée et la sortie du pont ainsi que l'accès aux rues Dos d'Âne et Saint-Jacques. L'arrivée du tramway à la fin du 19^e siècle ajoute une problématique supplémentaire aux contraintes déjà posées par le développement de la circulation.

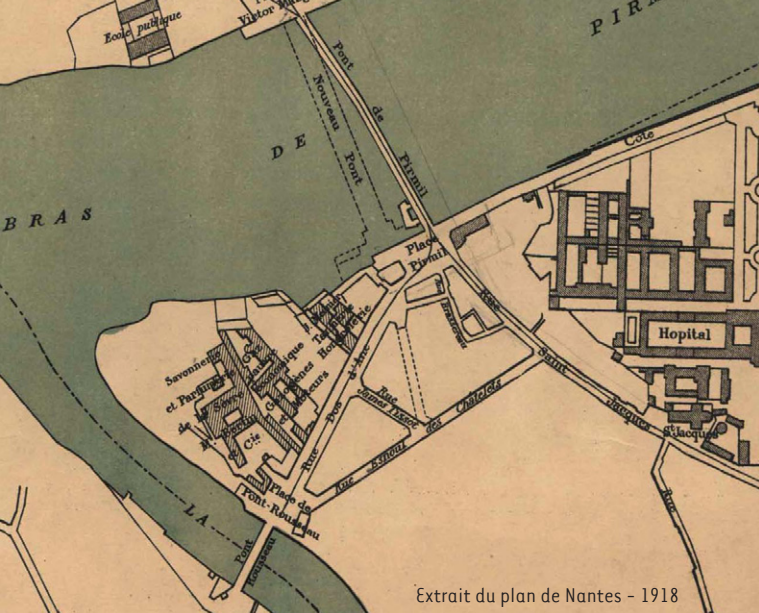
C'est en effet en 1890 que la ligne reliant la place du Commerce à la place Pirmil entre en service. Sept ans plus tard, la ligne de la route de Rennes, ouverte en 1887, est raccordée à la ligne des Ponts et prolongée jusqu'à Pont-Rousseau. Le réseau est complété en 1900 avec l'ouverture de la ligne reliant la route de Vannes à la route de Clisson. Le croisement de ces lignes ne tarde pas à poser quelques



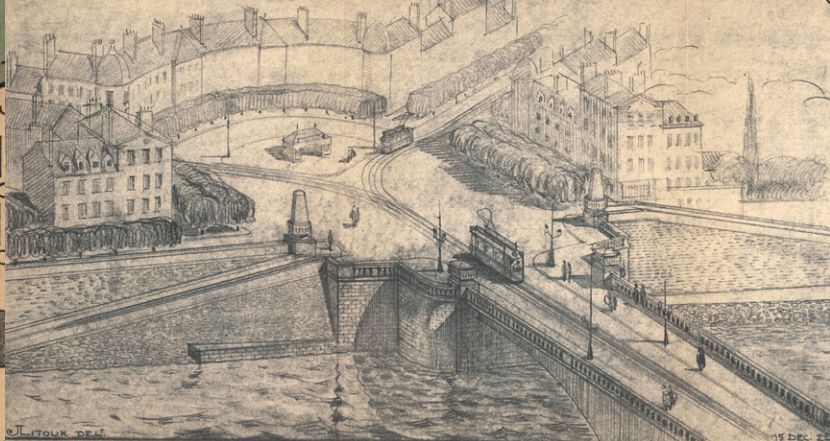
La place Pirmil vers les rues Saint-Jacques et Brassereau – années 20

problèmes et dès 1905, le maire signale que « *depuis la mise en service de la ligne de tramway allant de la route de Rennes à la route de Clisson, la place Pirmil sur laquelle passait déjà la ligne de la route de Vannes à Pont-Rousseau, est encombrée de telle façon que la circulation des voitures, principalement celles qui vont de la rue Dos d'Âne au pont de Pirmil, et vice versa, est très difficile et constitue un véritable danger pour la sécurité publique. Ce grave inconvénient qui fait l'objet de plaintes justifiées de la part des habitants du quartier, serait évité si le terre-plein qui occupe le côté ouest de la place était supprimé de manière à permettre la circulation des attelages (...). Comme conséquence, il y aurait lieu de supprimer la plantation du terre-plein, composée de 12 arbres.* »

Ce premier aménagement amorce un plan plus ambitieux pour la place dans le sillage de la reconstruction du pont de Pirmil décidée dès 1910 dans le cadre du programme de travaux d'amélioration et d'extension du port de Nantes. Interrompu par la Première Guerre mondiale, ce projet est repris en 1920. L'axe du futur pont étant déplacé vers l'ouest, un agrandissement de la place est nécessaire



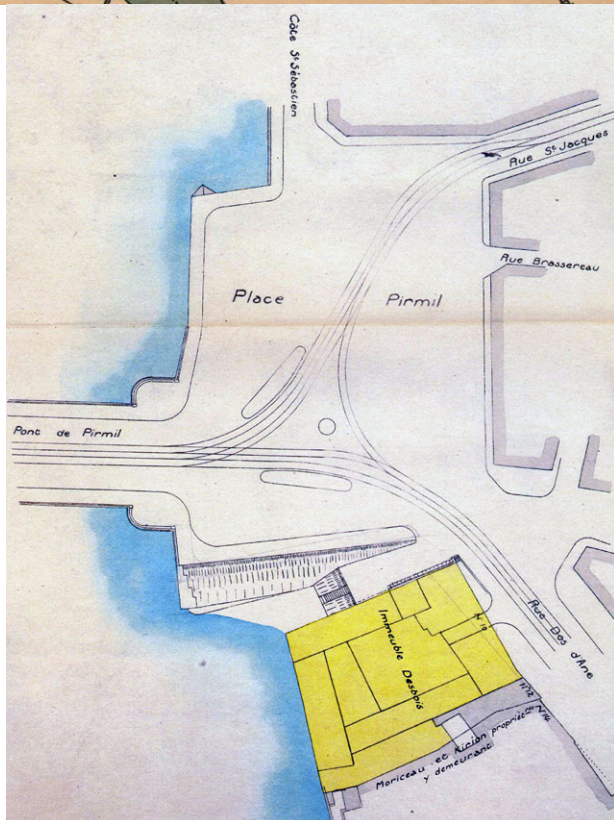
Extrait du plan de Nantes - 1918



Projet d'aménagement de la place Pirmil - 1922

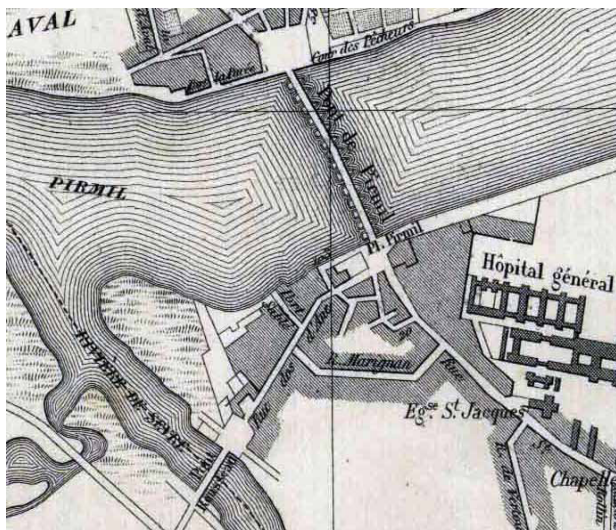
vers l'entrée de la rue Dos d'Âne afin d'allonger la rampe d'accès au nouveau pont. Cet aménagement implique l'expropriation des immeubles situés aux n° 10 et n°12 qui « au surplus ferait disparaître le saillant que forme la tannerie Desbois à l'angle de la rue du Port Cassard et de la rue Dos d'Âne. »

L'écroulement du pont en 1924 accélère l'exécution du projet. Un pont métallique est alors reconstruit et en 1926, l'ingénieur des Ponts et Chaussées signale que « la construction du nouveau pont de Pirmil a obligé mon service à effectuer des remaniements importants des places Pirmil et Victor Mangin qui ont été agrandies et surélevées. Les limites de la grande voirie qui aboutissaient au vieux pont ne conviennent plus depuis la mise en service du nouveau. » Auparavant situé dans l'axe des rues Saint-Jacques et Brasseur, le nouvel alignement a nécessité la disparition du magasin Michelin situé au n°6 de la place ; ce dernier a alors été déplacé au n°13. Les travaux d'agrandissement ne prennent fin qu'en 1938 avec l'aménagement de la partie ouest de la place restée en déshérence jusqu'en 1936, autrefois occupée par la tannerie Desbois, puis par l'usine de confection de chemises et caleçons Vailhen situées aux 10 et 12, rue Dos d'Âne.



Aménagement de la place et emplacement de la tannerie Desbois - 1913

Un « itinéraire bis » : l'ouverture de la rue Esnoul des Châtelets



Extrait du plan de Nantes – 1887

Le 31 juillet 1845, Jean-Marie Esnoul des Châtelets propose dans une lettre adressée à la mairie de céder le passage traversant l'ensemble de ses propriétés « dont une extrémité ouvre sur la rue Dos d'Âne n°43 et l'autre sur la rue Saint-Jacques n°30, et que de temps immémorial le public a été admis à se servir de ce moyen de communication qui a été mis il y a quelque temps au-dessus des inondations de la Loire. » Le 7 janvier 1846, cette proposition est appuyée par une pétition des riverains de la rue Dos d'Âne « considérant comme très avantageux à la circulation et à l'intérêt du quartier l'ouverture de la rue projetée qui débarrassera le passage de la rue Dos d'Âne si étroit pour le grand nombre de charrettes et de bestiaux qui y circulent continuellement. » Ouverte la même année, cette rue prend le nom de Marignan sur proposition de son ancien propriétaire.

Au début du 20^e siècle, le conseil municipal considère « qu'en raison du développement de la circulation dans ce quartier, la rue Marignan présenterait un intérêt plus grand pour la circulation publique si elle était rectifiée et continuée en ligne droite de la rue Saint-Jacques à la place de Pont-Rousseau. » Un retour sur la rue Dos d'Âne est également préconisé : ce sera la rue James Tissot tandis que la rue Marignan prolongée prendra le nom de son ancien propriétaire : Esnoul des Châtelets.

1950 – 1960 : Un quartier vétuste

Au cours de l'été 1944, le quartier est touché par les bombardements. En juillet, les bombes alliées s'abattent sur des immeubles des rues Saint-Jacques et Dos d'Âne tandis que le 12 août suivant, les Allemands dynamitent le pont de Pirmil. La priorité à la sortie de la guerre est la remise en état des ponts de Pirmil et de Pont-Rousseau tandis que les bâtiments bordant la rue Dos d'Âne et plus particulièrement ceux situés en bas de la rue Saint-Jacques ont progressivement été démolis.

L'îlot de Pirmil entre les rues Saint-Jacques et Dos d'Âne – fin des années 50



Une lettre de Francis Rigolage, industriel installé entre les n°11 et n°15 de la rue Dos d'Âne, adressée au maire le 13 octobre 1957 témoigne des conséquences durables des bombardements sur l'état et l'image du quartier : *« Je suis installé depuis 1925 à cet emplacement rue James Tissot 14 mètres de façade et rue Dos d'âne 40 mètres de façade. J'y ai eu de beaux bâtiments qui ont été détruits par les bombardements du 24 juillet 1944, j'y ai perdu toutes les marchandises qui y étaient entreposées : chiffons d'essuyage, chiffons classés et à classer, environ 200 000 kilos et diverses marchandises : peaux de lapins, crins de cheval et de bœufs, plumes, laine à matelas, métaux cuivre et divers, et après cette catastrophe, il y a eu beaucoup de vols, j'y ai perdu plusieurs millions de ces dites marchandises, aussi je n'ai jamais eu le moindre remboursement. (...) »*

Aussi si je parlais de moi-même ce qui améliorerait l'entrée principale de Nantes, au lieu de voir des murs et des bâtiments délabrés, ne pourriez-vous pas m'accorder une petite indemnité, car vous devez monsieur le maire, vous rendre compte que pour les étrangers qui à l'été, viennent à Nantes, ça ne fait tout de même pas trop bien surtout que vous avez au début de la rue Dos d'Âne près de chez monsieur Pétillot, une rue qui est continuellement occupée par des vieilles voitures ou carrosseries allant à la ferraille, pensez-vous que ça fait bien. Je crois que ça fait un peu miteux. Car comme sortie de Nantes, c'est un vis-à-vis qui ne cadre pas trop bien. »

A cette image de vétusté, s'ajoute le problème de circulation. L'augmentation du trafic automobile accentue ce problème récurrent, comme en témoigne la plainte d'un automobiliste en mars 1959 : *« Monsieur le maire, venant de la côte dimanche dernier vers 20 heures, j'ai dû comme des centaines d'automobilistes mettre 50 minutes pour effectuer le trajet de Cheviré à Pirmil. Il est tout de même malheureux de constater qu'après de nombreuses réclamations de la part des usagers que la rentrée du dimanche soir par Nantes Sud*

est une véritable corvée, capable de dégoûter à tout jamais d'excursionner sur les côtes le dimanche. »

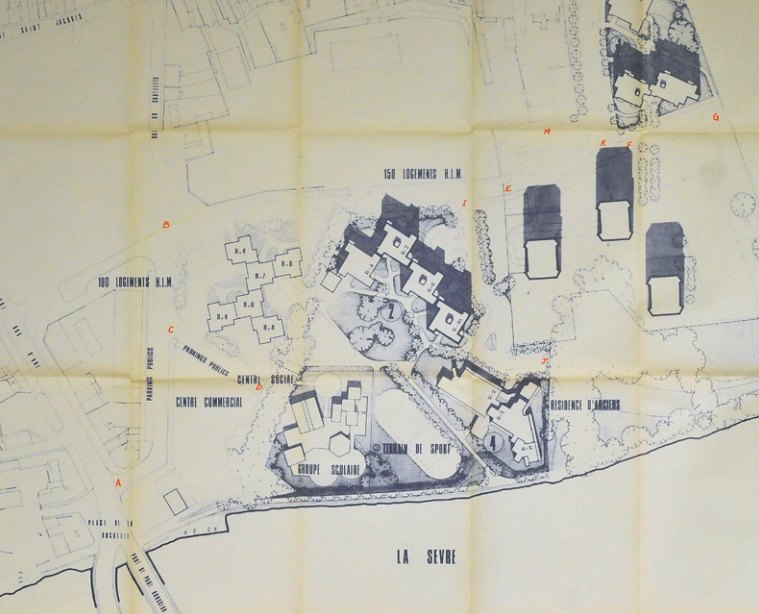
A partir des années 60, les édiles nantais reprennent en main le dossier Nantes Sud et un changement radical de l'image du quartier est opéré : la ZAC Pirmil-Châtelets est créée tandis que la rue Dos d'Âne est appelée à disparaître du paysage.

1970 - 1980 : Les péripéties de la ZAC Pirmil-Châtelets

Au cours des années 70 et jusqu'au début des années 80, les besoins importants en logements neufs et la croissance du trafic routier ont radicalement changé le quartier.

Le secteur de Pirmil figure parmi les îlots insalubres que la Ville entend rénover. Dans un premier temps, seul l'îlot (la cour des Esseaux) situé entre le bas de la rue Saint-Jacques et la place était concerné. Cependant la surface de l'opération étant jugée comme trop restreinte pour prévoir des aménagements conséquents, les pouvoirs publics décident d'adjoindre au projet l'édification de l'échangeur de Pirmil ; décision qui permet alors de créer un vaste projet de restructuration de l'ensemble du quartier : la ZAC Pirmil-Châtelets

Le 16 septembre 1968, le maire déclare que *« la rénovation du quartier de Pirmil figure parmi les opérations de ce genre qui présentent le plus d'urgence. Ce quartier ancien qui porte de nombreuses traces de la guerre, se doit en effet de bénéficier d'une priorité pour une refonte complète, suivant les règles de l'urbanisme moderne, tant pour répondre aux besoins de l'habitat qu'aux exigences de la circulation. »*



Extrait du plan-masse de la ZAC - 1975

Le 21 juin 1971, la municipalité crée officiellement la ZAC et confie son aménagement à la Société d'Équipement de Loire-Atlantique (SELA) : « *La municipalité qui poursuit sans relâche l'urbanisation de la Ville, cherche en effet à réaliser la rénovation de ce quartier ancien d'une façon méthodique et rationnelle. À la place d'immeubles vétustes ayant, au surplus, pour beaucoup d'entre eux, subi les effets des bombardements, pourrait être édifié un quartier nouveau, avec des immeubles répondant aux exigences de l'urbanisme moderne et des équipements appropriés aux besoins de la population. L'espace nécessaire aux aménagements routiers prévus au débouché du pont de Pirmil et entre cet ouvrage et le pont Rousseau y serait en outre réservé.* »

Un peu plus de 18 hectares, délimités par la place Pirmil, le côté gauche de la rue Saint-Jacques, la rue Esnoul des Châtelets, le collège Saint-Jacques, la rue Frère Louis jusqu'aux établissements Goïot, la Sèvre et la Loire, sont concernés.



Les trois tours «Gréleaud» - 1991

L'opération comprend la démolition de 200 logements vétustes implantés entre la place Pirmil, le bas de la rue Saint-Jacques et la rue Brassereau tandis que la construction de 1 250 logements est prévue, complétée par des équipements collectifs.

La conception des immeubles est confiée aux architectes Roux-Spitz et Deltombe tandis que la société Gréleaud et fils est chargée de leur édification. « *Dans un premier temps, trois immeubles plein ciel de 15 étages vont pousser autour de grands arbres. Ils s'appelleront Château-Thébaud, Clisson et Saint-Laurent, charmantes villes que la rivière visite avant d'atteindre Nantes. La vue panoramique sur la campagne et la Loire sera exceptionnelle.* » Ce seront les seuls à sortir de terre tels que prévus dans le premier plan d'aménagement de la ZAC...

Le projet de rénovation est en effet rapidement jugé utopique. « *L'exemple de Beaulieu qui se développait dans le même temps avec beaucoup de difficultés n'incitait pas à*



La fontaine de Pirmil - 1980



Le centre commercial, rue Esnoud des Châtelets - 1980

l'optimisme. La construction des immeubles situés entre la rue Dos d'Âne, la Loire et la Sèvre a été abandonnée (cette construction qui nécessitait à la fois remblaiement et quais aurait été trop coûteuse). À la place des immeubles, un ensemble sportif et un espace vert sont prévus », rapporte le secrétaire de l'Association des Habitants du sud-Loire en 1976 qui s'inquiète de l'état d'avancement du projet urbain.

Inquiétude justifiée par le délaissement de l'îlot de la rue Saint-Jacques qui à cette date menace toujours ruine et semble être devenu un repère pour les clochards et les rats... tandis que les commerçants de la rue Dos d'Âne ignorent le sort qui leur est réservé. L'îlot est finalement rasé l'année suivante, année du changement de municipalité qui va permettre un nouveau plan d'aménagement.

En septembre 1977, la municipalité Chénard annonce « une refonte complète du plan d'aménagement précédent qui laissait alors une très large place aux constructions en hauteur. Les actuels urbanistes ont préféré couper court avec cette urbanisation qu'ils estiment dépassée pour

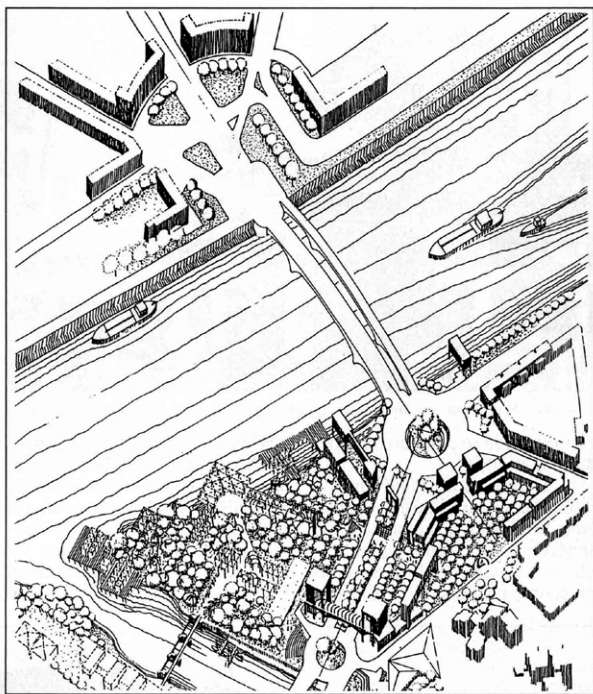
aménager ce quartier en fonction d'impératifs sociaux et culturels donnant priorités aux constructions « à visage humain », c'est-à-dire plus espacées et moins hautes. Partant de l'acquis des trois tours, le projet prévoit quatre opérations successives dans des modes d'architecture différents en étageant les constructions et en alternant les toits à terrasses et les toits d'ardoises. Le programme sera réalisé par l'OPHLM et comprendra 376 logements. Ce nouveau plan prévoit également l'ouverture d'un centre commercial, la création d'un nouveau parking qui accueillera une fois par semaine le marché, et l'édification d'un bassin-fontaine. Ce nouveau visage du quartier s'offre au regard des Nantais à partir de 1979.

Les bâtiments s'élèvent progressivement du R+4 au R+10 depuis la rue Dos d'Âne jusqu'aux tours Gréleaud, point culminant de cette composition pyramidale. Les bords de Sèvre, inondables, furent remblayés en prévision des constructions de l'école et du complexe sportif qui ne verront jamais le jour en raison de l'inversion de la courbe démographique.

1980 – 1990 : Le Confluent et la disparition de la rue Dos d'Âne

Le Confluent

Élue en 1983, la municipalité Chauty ressort des cartons l'aménagement de l'îlot situé au confluent de la Loire et de la Sèvre. En 1986, un article de la presse municipale annonce que « l'ex-quartier Pirmil aujourd'hui rebaptisé *Le Confluent* sera de part et d'autre de la Loire, un lieu de convergence important visant à canaliser les flux routiers place de la Rochelle et place Pirmil alors pourvues d'un rond-point offrant 4 directions. (...) La valorisation de cette porte de Nantes passe par une étude d'urbanisme



Organisation du quartier du Confluent.

précise dont les données prioritaires sont : les bureaux, les logements, les commerces, les espaces verts, les équipements sportifs. » Ce projet s'étalant sur 9 hectares prévoit également la création d'un parking couvert de 100 places et la construction d'une gare de rabattement pour les transports en commun.

La création d'un espace vert au confluent de la Loire et de la Sèvre baptisé le Jardin du Confluent est inscrit dans ce programme. L'ensemble des terrains est classé en grande partie en zone boisée et appartient à l'État et à la SELA sauf une portion : la propriété de la veuve Bricard. En 1985, la Ville décide donc de l'acquérir pour mener à bien ce projet, car cette dernière « *constitue une enclave importante (2.445 m²) au milieu du futur jardin et qui, en restant privée, exclut la possibilité de réaliser une promenade piétonne au bord de Loire, à partir du pont de Pirmil. »*

En achetant ce jardin abandonné, la Ville prend également possession d'un petit kiosque à musique situé sur les bords du fleuve à propos duquel l'association des amis de Nantes et du pays nantais interpelle les élus afin qu'il soit préservé. La nature a depuis fait son œuvre puisque des vestiges de ce petit patrimoine sont encore visibles... dans la Loire !



Le kiosque à musique de la propriété Bricard - 1986

La municipalité Chauty n'aura pas le temps de mettre en œuvre ce programme et en 1989, la nouvelle municipalité Ayrault annonce rapidement que *« d'ici l'an 2000, rien qui soit d'envergure ne sera entrepris. Ainsi l'aménagement global de la zone du confluent reste dépendant d'autres projets ou réalisations en cours tels que le barrage de Pont-Rousseau et le pont de Cheviré. »* Il faudra en effet attendre une vingtaine d'années pour que ce projet soit repris et adapté aux nécessités du moment...

La disparition de la rue Dos d'Âne

Non concernée par le programme urbain des années 70, la rue Dos d'Âne est livrée à la décrépitude pendant une décennie, laissant ses habitants dans la plus grande incertitude quant à leur devenir. La réponse arrive au cours des années 80...

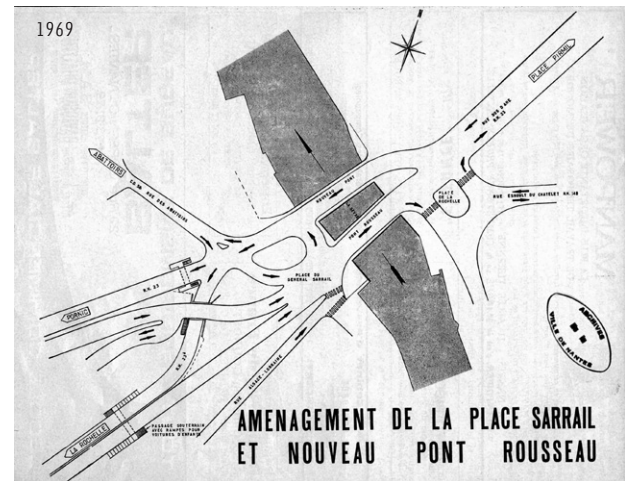
L'enjeu de l'aménagement de cette voie de communication a depuis tout temps été l'amélioration de la circulation. A la fin des années 70, le passage de 5 500 voitures est enregistré aux heures de pointe. Les embouteillages de la rue Dos d'Âne restent dans la mémoire de tous les Nantais.

Seule solution, l'élargissement de la voie a été, au cours des décennies, la seule envisageable jusqu'à faire disparaître les deux parois urbaines, c'est-à-dire tous les commerces qui ont fait la vie de cette rue. Cette opération table rase a toutefois été précédée de quelques étapes ...

Première étape : le doublement du pont de Pont-Rousseau et l'ouverture d'une cinquième voie de circulation en 1969.

La presse municipale annonce alors avec optimisme que *« ces aménagements parfaitement conçus, résoudront de façon fort heureuse les différents problèmes auxquels les automobilistes avaient jusqu'à présent coutume de se*

heurter dans un secteur jusqu'ici assez défavorisé. » Pour élargir la chaussée, les arbres de la rue sont abattus. *« Les riverains les ont vus disparaître sans regret. Depuis plusieurs années, ils végétaient par intoxication du gaz carbonique dégagé par les véhicules. Par ailleurs, les riverains savent que tout comme les arbres, leurs habitations sont appelées à disparaître dans un avenir peut-être prochain »,* rapporte la presse locale. Avenir encore lointain toutefois...



Deuxième étape : l'auto-pont ou le toboggan en 1982. Au début des années 80, Pirmil est classé deuxième bouchon de France. Sa seule évocation est devenue synonyme d'embouteillages ; à tel point que *« certains jours, à certaines heures, il faut plus de temps pour aller de Pont-Rousseau à la place du Commerce que de la Bernerie à Pont-Rousseau ! »*

Les pouvoirs publics misent sur l'ouverture du pont de Cheviré pour réguler cette situation, mais là encore il faudra attendre quelques années. Pour patienter, *« il est*



L'auto-pont - 1982

apparu indispensable d'améliorer de façon ponctuelle l'un des points noirs de la circulation de Nantes » en installant un pont saute-mouton, entre la rue Dos d'Âne et le pont de Pirmil. Long de 266 mètres et d'une largeur roulable de 3,50 m, cet ouvrage est monté dans la nuit du 10 au 11 février 1982. Il est ouvert à la circulation la première semaine de mars. En service pendant neuf ans, il est démonté au cours de l'été 1991 après l'ouverture du pont de Cheviré.

Troisième étape : disparition des parois urbaines de la rue Dos d'Âne à partir de 1983. C'est en effet à partir de cette date que le programme d'amélioration de la circulation des autobus entre la place du Commerce et Rezé implique l'élargissement de la rue Dos d'Âne afin de créer une voie supplémentaire entre la place Pirmil et le pont de Pont-Rousseau. La paroi urbaine située au nord disparaît alors du paysage, emportant les commerces tels que le café «Le Terminus» ou le magasin de vêtements « Aux travailleurs ». L'année suivante, la municipalité décide d'acquérir le reste de l'îlot situé au sud et compris entre les rues Dos d'Âne, Esnoul des Châtelets et James Tissot au motif que ce dernier « *se retrouverait seul au milieu d'éléments nouveaux marquant l'entrée sud de Nantes.* En conséquence, il est apparu indispensable de

restructurer cet îlot afin de le rendre compatible avec son environnement.» Par restructurer, il faut entendre raser : en 1987, la deuxième paroi urbaine de la rue Dos d'Âne disparaît définitivement avec la démolition de l'immeuble de l'ancien octroi situé place de la Rochelle, laissant les lieux en état de friche et peu accueillants. L'arrivée de la seconde ligne de tramway Centre-Sud en 1991 va être l'occasion de repenser l'aménagement de ce qui est devenu au fil du temps la place Esnoul des Châtelets.

La paroi nord de la rue Dos d'Âne - 1985



La paroi sud de la rue Dos d'Âne - 1985



1990 – 2000 : Pirmil, une entrée de ville dédiée aux transports

« A l'origine il était uniquement prévu de poser des rails et de faire une station. Nous avons pensé qu'il fallait profiter de l'opportunité du tramway pour améliorer le cadre des lieux où il passe », explique Patrick Rimbert dans Nantes Passion en mars 1991.

Les services de la Ville et de la SEMITAN définissent sept principes d'aménagement comprenant : une gare, un parking supplémentaire, l'amélioration du marché, l'embellissement des abords de la fontaine, une coupure verte et un aménagement facilitant la cohabitation entre les différents modes de déplacement ainsi que les accès.

Plus qu'une station, c'est une véritable gare dédiée aux transports en commun qui est édifiée puisqu'il s'agit d'accueillir des lignes de bus et de cars desservant le sud de la Loire grâce à des voies de rabattement le long de la ligne de tram. Afin de donner satisfaction aux commerçants, cette gare d'échange a été rapprochée du centre commercial des Châtelets, à l'emplacement de l'ancien îlot sud de la rue Dos d'Âne.

En 1992, une grande fête est organisée pour inaugurer le retour du tramway dans le quartier après quarante ans d'absence. C'est en effet en 1952 que les lignes desservant le sud, touchées par les bombardements, ont été abandonnées au profit des bus (voir notre bulletin n°6 sur les anciennes lignes de tramway circulant dans le quartier).

En 2007, la troisième ligne de tramway Ouest-Centre, ouverte en 2000, est prolongée jusqu'à Neustrie dans la commune de Rezé en passant par Pirmil.

La station de Pirmil est aujourd'hui le deuxième pôle d'échange de transports en commun de la ville avec deux lignes de tramway, dix lignes de bus et les cars départementaux. Quatorze mille cinq cents personnes montent et descendent chaque jour à cet arrêt dont neuf mille cinq cents pour prendre le tramway.



Inauguration du retour du tramway dans le quartier - 1992

Les platanes de Pirmil

Benoît Lesne, nouveau membre du groupe Mémoire et ancien du SEVE (Service des Espaces Verts et de l'Environnement de la Ville de Nantes) nous livre une version des évolutions de la place Pirmil entre les années 70 et 90 à travers l'aménagement des espaces verts.

En 1979, les jardiniers du SEVE devaient planter un lot de soixante-et-un platanes, calibre 10/12 cm de diamètre, sur le marché Esnoul des Châtelets, nouvellement réaménagé. Mais le chantier de la voirie ayant traîné, l'opération ne put se faire à une date normale c'est-à-dire avant le départ de végétation. Les arbres furent alors mis en chambre froide (+3°) mais tardivement : le 15 avril. Ils avaient commencé à bourgeonner et furent abîmés pendant les manipulations.

La machine allemande a arraché, transporté et replanté les platanes un par un - 1991



Ils ne furent finalement plantés que le 31 mai (!). Trente-deux sujets reprirent normalement et vingt autres un peu plus tard. Ceux qui périrent furent remplacés l'hiver suivant, à la bonne saison. Le dicton des anciens le précise pourtant bien : « À la Sainte Catherine tout arbre prend racine. »

Douze ans plus tard, en 1991, re-belote, nouvel aménagement pour l'arrivée de la ligne de tram... Les arbres ont bien prospéré puisque les troncs de certains atteignent un mètre de circonférence à un mètre du sol (environ 30 cm de diamètre). Or, l'aménagement bouleverse le site et plusieurs arbres sont menacés, mais encore une fois à la mauvaise saison. Une machine unique au monde à l'époque, se trouve disponible et est mobilisée pour une opération exceptionnelle. À partir du 29 août, les jardiniers du SEVE, avec l'aide de cette machine « monstrueuse », transplantent quatorze platanes avec leur motte de 5 m³ vers les rives de la Sèvre, en face du quai Léon- Sécher et vingt-sept autres entre le boulevard Émile-Gabory et les immeubles du Clos Toreau. Les jardiniers bichonnent les arbres, les haubannent, les arrosent, les emmaillottent de bandes de toiles de jute qu'ils humectent quotidiennement afin d'éviter une transpiration excessive et l'agression des rayons solaires. Le pari était risqué.



Roland Jancel, directeur du SEVE à l'époque, était cependant optimiste. Il avait raison : les platanes aiment bien notre quartier. Ceux du bord de la Sèvre profitent d'un environnement exceptionnel et mesurent en 2016 entre 1,70 m et 2,20 m de circonférence ! Ceux du Clos Toreau ont également bien repris, quoique moins gros. Et ceux qui sont restés à Pirmil ont diversement poussé : l'un d'entre eux atteint 2,05 m, mais la plupart sont plus chétifs. L'environnement automobile est malgré tout moins favorable que le bord de la rivière !

Les platanes de la place de Pirmil ont été plantés en nombre, puisqu'il en reste encore plus de soixante, sans compter ceux qui se trouvent derrière le centre commercial, dans la rue Henri-Sellier, et dans les espaces verts attenants, au pied des immeubles. Ils ont vraisemblablement tous été plantés à la même époque.

Le quartier aujourd'hui

Pour beaucoup, Pirmil se résume aujourd'hui à une station de transports en commun, trois tours d'habitation, un ensemble d'immeubles collectifs de logements sociaux et un centre commercial marqués par les années 70. Ayant été entièrement rasée, la rue Dos d'Âne n'est plus qu'un vaste espace non construit, réservé à la logistique des déplacements.

Au moment où cette entrée de ville a perdu une de ses fonctions, la circulation de transit se distribuant désormais sur le périphérique, la place élargie est devenue un nœud important du trafic inter-agglomération ainsi qu'un parc-relais. Malgré la présence d'une belle fontaine, la place de Pirmil est aujourd'hui essentiellement un parking.

La ZAC Pirmil-Les Isles ouvre donc une nouvelle page de l'histoire de ce secteur...

La rue Dos d'Âne et la place Pirmil - 1994





LA RUE DOS D'ÂNE : VISITE GUIDÉE DES ACTIVITÉS DISPARUES

Tout comme la rue Saint-Jacques (voir notre bulletin n°6), la place Pirmil et la rue Dos d'Âne ont un passé marchand important qui reste dans les mémoires. La plupart des rez-de-chaussée étaient occupés par des commerces. Cette typologie de bâti s'entremêlait à des entrepôts et industries. Les souvenirs des personnes que nous avons rencontrées ressuscitent les formes disparues et toute l'activité commerçante et artisanale qui a animé le secteur jusqu'à la fin des années 80.

« Si vous aviez connu cette rue ! Des tramways à la suite sur les deux lignes, les trottoirs les plus larges de la ville, des terrasses de café qui ne désemplissaient pas. Il y avait même sur la rue un passage clouté, naturel, fait par les semelles des familiers d'Auguste Pichot, le sculpteur, qui avait son atelier... Le plâtre laissait des traces ! » Ces propos de monsieur Mesnil en 1979 nous donnent une idée de ce qu'était la vie du quartier jusqu'aux années 60. Pendant vingt ans, les commerces et industries de la rue sont restés dans l'incertitude quant à leur devenir, vingt années qui sont venues à bout de l'attractivité de la rue Dos d'Âne.

Pour nous faire une idée plus précise de ce qu'était l'ambiance de la rue avant la guerre, nous avons rencontré René Rollo qui a passé toute sa jeunesse dans le quartier. Il a mobilisé ses souvenirs pour nous livrer une visite guidée des anciennes activités...

« J'ai habité la rue Saint-Jacques du jour de ma naissance en 1924 jusqu'en 1951. Je vais vous parler du quartier avant guerre, en 1940. J'ai beaucoup de choses à vous dire, vous savez...

Au pont de Pirmil, il y avait cette petite placette qui provenait de la démolition d'un immeuble. À partir de la

placette, on descend à droite où il y avait deux cafés. Je ne me souviens plus comment ils s'appelaient. J'y suis allé d'ailleurs avec les pêcheurs parce que j'avais des relations avec eux : mon père était patron de drague, les pêcheurs le connaissaient donc. Après ces deux cafés, il y avait un immeuble avec un perron. Il devait y avoir un escalier extérieur. C'était un immeuble un peu spécial. Ensuite, je descends mais je ne me souviens plus si il y avait un café après. Il me semble que oui. Il y avait une petite rue qui descendait : la rue du Port Sablé. En haut de cette rue, il y avait le marchand de vélos Vinouze.

La rue du Port Sablé, c'était plutôt une venelle, qui sentait très mauvais. Pourquoi ? Parce qu'il y avait la tannerie qui donnait sur la ruelle. Elle a duré assez longtemps. On voyait les dépôts en bord de Loire.

Après, il y avait Legrand, un fabricant de pompe à eau. Ce n'étaient pas des pompes centrifuges, c'étaient des pompes à piston, mécaniques. J'en ai vu chez les maraîchers. Ensuite, il y avait le porche et la quincaillerie Sire, une quincaillerie assez importante. J'avais un copain qui faisait le représentant. Ensuite, à suivre, il y avait le café de Sèvre, l'épicerie Jubin, les cycles Chaurois qui ont été remplacés par une station-essence. Après c'est Léon Fontaine, le café



La rue Dos d'Âne vers la place Pirmil – fin des années 50

«Le Terminus» avec un billard et vous arriviez sur la place de la Rochelle. À droite il y avait Hersant, le fabricant de pétrins mécaniques pour les boulangers. Derrière chez Hersant, il y avait les entrepôts de Drogouest. C'étaient des produits chimiques. Le passage pour aller à l'île à Bertin donnait chez Drogouest. Dans le temps, il y avait une savonnerie : la savonnerie Bertin.

Après l'île Bertin, on arrive au pont de Pont-Rousseau et place de la Rochelle. On remonte la rue Dos d'Âne côté rue Esnoul des Châtelets. Il y avait une immense maison carrée, à plusieurs étages. En bas, il y avait un café-restaurant avec une terrasse. Cet immeuble magnifique, je l'ai contemplé je ne sais combien de fois. Je me disais : « Les gens qui sont là-dedans sont quand même heureux ! » C'était formidable ! En bas de l'immeuble, il y avait le café de l'Octroi et à côté, il y avait l'octroi avec les poids publics et la bascule. Plus loin, il y avait des Grecs, un marchand d'articles de pêche et puis après, il me semble bien que c'était Rigolage.

Rigolage, c'est un poème ! C'étaient les chiffons. Il avait un entrepôt de chiffons, de peaux de lapins et... des rats. C'était un grand entrepôt. Des fois, c'était plein. Quand il y avait un bon petit week-end de fêtes comme la Pentecôte par exemple, il partait au bord de la mer. Et c'est toujours à ce moment-là que ça prenait feu ! J'ai vu deux incendies chez lui, et il n'était jamais là . Je peux vous dire que la fumée, les rats... un véritable régal !

Il récupérait les peaux de lapins, la ferraille. Il en récupérait dans le remblai de la rue Esnoul des Châtelets. Presque toute la ville de Nantes venait déposer ses saloperies dans ce remblai. Il y avait un tas de trucs épouvantables. C'était gardé par un bonhomme avec un grand chien noir. Il nous foutait toujours le chien au derrière. Il ne pouvait pas nous « paqueter » ! Bien entendu, cela prenait feu de temps en temps aussi.



Rigolage avait des employés qui étaient aussi des personnages dont deux en particulier qui étaient très typiques : c'étaient le fils et le père Viaud. L'été, ils dormaient sous le transformateur de la rue Esnoul des Châtelets qui était en surplomb. Sous le transformateur, il y avait deux piliers. Ils allaient se ravitailler en « carburant » rue Saint-Jacques. Et quand ils avaient le carburant de la mère Haudeau, ils sortaient, s'asseyaient sur le bord du trottoir et ils chantaient. Mais c'est qu'ils chantaient très bien ! Tout le monde les connaissait. Quand ils avaient fini de chanter et fini leur litre, ils s'en allaient. Ils ont disparu à la déclaration de la guerre. Je ne les ai jamais plus revus. C'étaient des figures typiques du quartier.

À partir de chez Rigolage, on traverse la rue Tissot qui rejoignait la rue Esnoul des Châtelets. Là, il y avait le garage Richard et après c'était Papon-Mesnil qui s'est transféré chez Couteau. Après Couteau, il y avait Pichot, le sculpteur. Il vivait de son art. Je ne sais pas ce qu'il faisait mais il sculptait. Il a travaillé pour le carnaval de Nantes. Il travaillait avec Delrue.

Après Pichot, on a Ouest-Accus. Ça pour moi, c'est plus récent. Puis après, il y avait un ferrailleur, Chenusson. Puis, il y avait Moustache, un cascadeur en moto et une cour avec des artisans menuisiers. Après, on arrive place Pirmil et on

a terminé la rue Dos d'Âne. Tout cela se déroulait avant guerre. Toute ma vision, c'est principalement avant guerre quand j'étais jeune homme.» **(René Rollo)**

Le marché

« Depuis les années 20, existait rue Dos d'Âne un important marché (le seul à cette époque au sud de la Loire) qui s'étalait de chaque côté de la rue depuis la place de la Rochelle jusqu'à la place Pirmil.

Les trottoirs très larges donnaient place chacun à deux rangées d'étals se faisant face sur une allée centrale. Ces trottoirs à l'époque étaient ombragés de platanes, comme on en trouve encore en bordure de Loire côte Saint-Sébastien.

Tout le sud-Loire et les communes environnantes venaient à cet important marché qui avait lieu le mercredi matin. Pour faciliter la circulation, les trottoirs ont été rognés à trois reprises, les arbres arrachés, si bien que le marché a été déplacé rue Esnoul des Châtelets ; d'abord à l'emplacement du centre commercial, puis ensuite à son emplacement actuel autour de la fontaine. Il a perdu de son importance, du fait de ces déplacements successifs, et surtout de la création de marchés en banlieue nantaise et communes limitrophes. » **(Léon Fontaine)**

Le marché, rue Esnoul des Châtelets – 1981



PORTRAITS D'ANCIENS COMMERÇANTS



Le magasin de vêtements « Aux travailleurs » au 32, rue Dos d'Âne

« Je suis née à Sainte-Anne. J'avais un an quand mes parents sont venus à Saint-Jacques. Mon père était du Douet et il a rencontré maman qui était de Saint-Anne. Ils ont acheté un terrain et un peu plus tard, ils ont bâti leur maison. D'abord sans étage, puis on a monté un étage. Quand je me suis mariée, j'ai habité rue Dos d'Âne et aujourd'hui, je suis revenue dans la maison natale au 34 boulevard Joliot-Curie. Je n'ai donc jamais quitté le quartier.

Avec mes parents, on a monté un magasin de fleurs en 1932. J'ai commencé à travailler avec eux à 12 ans. J'étais fleuriste. Comme je travaillais le dimanche, j'avais une compensation : toutes les semaines, j'allais faire du violon, de la musique d'ensemble avec des amies : une au piano, deux à jouer du violon et une au violoncelle.

Après mon mariage, avec mon mari, on a tenu pendant cinquante ans le magasin de vêtements « Aux travailleurs », rue Dos d'Âne. Nous habitions au-dessus. On n'avait pas loin pour aller travailler ! Quand on a fêté les cinquante ans du magasin, il y avait une queue jusqu'à... On avait une clientèle de travailleurs, de maraîchers et surtout de gens qui venaient de la campagne.



Le magasin en 1981

Ce magasin appartenait à une personne qui le tenait mal et qui l'a mis en vente. C'est mon beau-père qui l'a repris. Il n'avait pas un sou mais il a trouvé des gens généreux qui lui ont avancé l'argent. Il a remonté l'affaire et ça a marché.

On a donc pris la suite de mes beaux-parents et en 1983, nous avons été expropriés. » (Élisabeth Fontaine)

« Tante Hélo », la marchande de galettes de la place Pirmil

« J'habite au Lion d'Or depuis soixante ans. Mon grand-père habitait rue de la Gagnerie au Douet à Saint-Sébastien et ma grand-mère, Héloïse Guillet, était de Saint-Sulpice des Landes. Elle était venue à Nantes vers les années 1920 pour le travail. Elle travaillait dans un café du centre de Nantes, et là, elle a connu mon grand-père qui, lui, travaillait dans une poissonnerie. Alors, ils se sont mariés, mais mon grand-père est décédé en 1927. Mon père n'avait que 3 mois et comme il fallait qu'elle l'élève, c'est là qu'elle s'est mise à faire des galettes.

Elle a élevé son fils toute seule. Elle ne s'est pas remariée, c'était pas l'époque... Et comme elle était de la génération de la guerre, il n'y avait pas beaucoup d'hommes. Je vois rue de la Gagnerie, il y avait beaucoup de vieilles filles parce qu'il y avait eu beaucoup d'hommes décédés pendant la guerre 14-18.

Elle a eu l'autorisation de commencer à vendre des galettes le 29 juillet 1927. Elle s'est installée sur la place Pirmil, à l'angle de la rue Dos D'Âne, en face de Papon-Mesnil. Elle en vendait tous les jours.

Le mardi, elle restait chez elle et elle préparait des galettes de 17 heures jusqu'à 23 heures. Moi, j'allais la voir et j'en profitais pour en manger. Elle avait cinq galetières et elle préparait mille galettes ! Elle les mettait sur des petits plateaux ronds pour les refroidir et pour pouvoir les empiler après, parce que sinon les galettes auraient collé. Elle faisait deux piles et le lendemain, jour du marché, elle les emmenait dans une brouette de la rue de la Gagnerie jusqu'à la rue Dos d'Âne.

Elle vendait tout car beaucoup de personnes les achetaient à la douzaine pour les réchauffer après. Ma sœur se rappelle qu'elle en vendait treize à la douzaine ! Elle était « commerçante » déjà ! Et elle en faisait d'autres sur place qu'elle servait avec beaucoup de beurre...

Elle avait une petite cahute qu'elle rangeait tous les jours dans une petite réserve au fond d'un petit passage à côté du café. C'étaient des panneaux de bois qui se démontaient. Elle a commencé avec une cuisinière à charbon. Mon père m'a raconté une anecdote pendant la guerre quand ma grand-mère cuisinait au charbon de bois. Un jour, des Allemands arrivaient sur le pont de Pirmil. Alors, elle a jeté les cendres pour s'en aller. Mais là, il y avait des gens qui avaient des munitions et qui les ont jetées sur les cendres chaudes ! Alors ça pétaradait de partout, c'était la panique ! Mais je ne me souviens plus de ce qui s'est passé ensuite...

Elle faisait le marché du mercredi. Un jour, elle a eu un nouvel emplacement car le marché avait été déplacé. Elle avait acheté une toile de tente pour aller sur ce nouvel emplacement. Elle avait un commis pour l'aider à s'installer. Il lui emmenait sa bouteille de gaz, son réchaud, tout ça avec une brouette.

Elle a fait ça jusqu'à la retraite, qu'elle a prise en 1963 à 65 ans. Elle n'était pas fortunée mais elle a pu vivre normalement. Elle est décédée à 95 ans à la Gagnerie au Douet. Elle a toujours été chez elle.» (Loïc Brelet)



avant 1940

« Ma grand-mère a commencé avec une cuisinière à charbon. Sur la photo, on voit le tuyau de poêle. Quand mon père était jeune et qu'il sortait avec ses copains, il leur disait : « Ma mère, elle a une usine ! La cheminée est à côté de Pirmil ! »



16 - La marchande de galletes de Pirmil

après 1950

« Ensuite, elle a eu une cuisinière à gaz avec des roulettes. »



LA PLACE PIRMIL ET LE BAS DE LA RUE SAINT-JACQUES

La place Pirmil avant la guerre : suite de la visite guidée avec René...



« Je peux tout vous citer sur la place Pirmil. Je pars de chez Abadie à partir de la côte Saint-Sébastien. C'étaient les bascules poids et mesures. On remonte, on arrive à un café-restaurant qui avait une terrasse en surplomb, c'est-à-dire qu'il était un peu surélevé. Il était juste entre Abadie et le pont de Pirmil. Après on remonte, on arrive à l'octroi et au poste de police. Il y avait trois agents qui étaient là en permanence. De mon temps, quand j'étais jeune, il y en avait un qu'on appelait « le gros noir » parce que c'était un gros costaud. Il avait un chien et il disait : « Je n'ai pas besoin de faire la police, c'est le chien qui la fait pour

Le magasin Michelin dans les années 20



moi. » Plus loin, il y avait le café de la Tour de Pirmil, une pâtisserie et le café Blorde. Après, je ne me rappelle plus très bien mais il devait y avoir une boucherie, une bijouterie et un restaurant.

Ensuite, on repart de la rue Saint-Jacques à partir de chez Pétillot. À suivre, il y avait donc Pétillot, la petite droguerie Patron, le Café des Sports avec sa terrasse, le bureau de tabac, le café de la Terrasse, le coiffeur, la pharmacie Meneux, la charcuterie Chevalier, le Café du Muguet et une épicerie. Et après, ça faisait un décroché et il y avait

Loiral, Boucher, un marchand d'articles de pêche et le café Maurice. Après, je crois qu'il y avait un deuxième café. Il devait y avoir deux cafés côte à côte ou pas loin et, un peu plus haut, c'était une épicerie qui faisait le coin de la rue Brassereau.

On arrive à la rue Brassereau. Dans cette rue, il y avait « Papillon » qui travaillait là. Il faisait la réparation des vélos. Il faisait l'artisan-mécanicien. En face, il y avait une remise où Torrès remisait ses demi-muids. Le vin se vendait par demi-muids à ce moment-là. Un muid, c'était six barriques.

Monsieur et madame Torrès arrivaient d'Espagne. Ils étaient primeurs dans la rue Saint-Jacques. Ils faisaient les légumes, les agrumes, les bananes, les oranges, les citrons, les piments, les cacahuètes, les melons, etc. Ils avaient un magasin et ils faisaient aussi un service de livraison à domicile. Ils vendaient du vin en magasin et ils en livraient. Ils avaient Chico comme commis. Il donnait un coup de main pour fabriquer des chariots avec des roulements à billes qui pouvaient aller sur les trottoirs. Il lavait les bouteilles aussi puis les remplissait. Il faisait tout le boulot, quoi !

J'étais toujours en relation avec eux puisque c'étaient nos voisins. Guy, leur fils, avait un an de plus que moi et nous avons toujours, toujours été ensemble. Comme Guy n'aimait pas le travail manuel, je faisais son boulot. Il n'aimait pas décharger et charger la marchandise. En échange, il payait la rigolade le dimanche. Je n'aurais jamais été au Théâtre Graslin autant de fois si Guy n'avait pas payé les places. Il me promenait le dimanche.

De Saint-Jacques, la rue Brassereau descendait et puis hop ! angle droit, et elle virait directement à Pirmil. Dans cette rue Brassereau, il y avait une ancienne rue de quatre

mètres de large, je crois, avec un porche. Toutes les eaux usées étaient canalisées dans le milieu et ça descendait à l'égout par là. Toutes les maisons avaient un perron et un escalier en pierre à l'extérieur. Alors là, c'était vraiment typique ! Ça datait de Mathusalem ! Ça a été démoli quand le bas de la rue Saint-Jacques a été rasé. » (René Rollo)

Le bas de la rue Saint-Jacques



« Tous les immeubles dans ce coin-là étaient loués au personnel de Saint-Jacques. C'était vieux comme Hérode !

Avant les démolitions, il y avait une brasserie où ils faisaient de la bière. Ça a été loué par deux coiffeuses ensuite pour faire un salon de coiffure. Après la brasserie, il y avait celui que j'appelais le « Modigliani » du modèle réduit. C'était un artiste d'une habileté formidable. Il faisait des bateaux en modèle réduit qu'il vendait aux sommités médicales de Nantes. Quand il avait vendu, ça lui faisait des sous et alors, il faisait comme Modigliani : il buvait. Il avait



Pirmil et le bas de la rue Saint-Jacques - années 50

des sous, le pinard rentrait. Il y avait malheureusement sa femme et deux gosses ou trois dont une jeune fille. Les assiettes se transformaient en soucoupes volantes et elles atterrissaient sur la voie du tramway. J'ai connu cela moi ! Et puis un jour, la petite fille va aux Docks de l'Ouest et elle dit à madame Eon : « Vous savez madame Eon, maintenant, on ne casse plus les assiettes ! » - « Ton père a acheté une conduite ? » - « Non, il a tout acheté en plastique ! »

En face de l'école, il y avait la chaudronnerie, fumisterie, rétameur de la mère Guilbaud. On va s'y arrêter et vous allez voir pourquoi. Elle avait fait refaire la façade. Les gars ont repeint la façade et ils avaient marqué : « Chaudronnerie - Fumisterie ». Quand elle est sortie et qu'elle a vu ce qu'ils avaient inscrit, elle leur dit : « Hé les gars ! Il faut retourner à l'école, il y a pas de « e » à chaudronnerie et fumisterie ! » Comme elle leur a fait le potin, ils ont enlevé le « e ». Vous voyez le boulot quand les gosses sortaient de l'école d'en face ! Mais il n'y avait pas que les gosses. À ce moment-là, le vélo était roi et tous les midis, les chantiers déversaient leur cargaison de vélos, à monter et à redescendre. Il n'y avait pas de voitures. Les gars se sont arrêtés : « Hé la mère Guilbaud ! Qu'est-ce qu'il t'arrive ? » Elle avait été obligée de faire remettre le « e » ! » (René Rollo)

« A partir de la rue Saint-Jacques jusqu'à l'église, on trouvait : trois boulangeries, quatre boucheries, une charcuterie, sept cafés, deux commerces de fruits et légumes et produits coloniaux, une pharmacie, un bureau de tabac-journaux, deux merceries, un commerce de parapluies et une poissonnerie.

La population était importante et se répartissait dans les immeubles de deux ou trois étages qui bordaient la rue Saint-Jacques et la place. Un lot important d'habitations, où s'entassaient beaucoup de ménages, formait la cour des Esseaux, qui prenant par un étroit passage au bas de la rue Saint-Jacques s'ouvrait par un sentier côte Saint-Sébastien (c'était presque la cour des miracles). » (Léon Fontaine)

Les commerces après la guerre

« En 1948, place Pirmil, il y avait l'entreprise de mes parents : Pétillo. A côté de nous, c'était la famille Mazery qui faisait peinture et papier-peint. Après, c'était le café des Sports, la boulangerie Choquet, le Bazar Pirmil ménage, le bureau de tabac tenu par les Mauget.



Commerces de la place Pirmil entre les rues Saint-Jacques et Brassereau - 1952

Après le Bazar, il y avait le café de la Terrasse que l'on voit à toutes les époques. Il y avait une terrasse au-dessus du café, au 1er étage. Je me souviens, juste après la guerre, c'était Pierre Cassard qui le tenait. Il a tenu ensuite une tenue maraîchère sur Vertou. Je m'en souviens parce qu'il y avait une serveuse, Mauricette. Quand je sortais du magasin de mes parents, j'allais la retrouver pour jouer. La charcuterie Chevalier était à côté, puis après c'était un coiffeur. Dans l'immeuble, c'était la pharmacie et le médecin. » **(Lucette Roquain)**

« Le Café de Pirmil, avec sa devanture jaune, était un infâme petit café. La patronne buvait autant qu'elle servait. Il y avait une chaiserie à côté tenue par un monsieur qui faisait du rempaillage. Après il y avait les Pétillot, le marchand d'électricité, et après c'était la pharmacie Vincent, tenue par Mademoiselle Vincent qui n'était jamais pressée : "Bonjour... Monsieur... Maigret, qu'est-ce... que... je... vous... sers ? » **(Yves Maigret)**

L'entreprise Pétillot, place Pirmil

« Mes parents étaient électriciens. Ils avaient pris la suite de mes grands-parents qui ont commencé dans un petit magasin rue Saint-Jacques. En 1940, ils ont acheté le magasin Michelin qui était sur la place Pirmil. L'entreprise est toujours restée là, de génération en génération.

La société Pétillot a toujours progressé. Il y avait le magasin sur la place et l'entreprise. Il y a eu jusqu'à 120 ouvriers. C'était une grosse industrie sur le secteur. Nous avons démarré place Pirmil. Nous avons étendu nos ateliers au 15, route de Saint-Sébastien qui ont été transférés ensuite à Rezé sur le site industriel «Le Seil».

Mes parents faisaient beaucoup d'installations électriques de laiteries en ce temps-là. Le bobinage concernait toutes sortes de moteurs pour l'industrie. Quand mon père s'est lancé dans les transformateurs, les postes de transformation, il a acheté des bâtiments route de Saint-Sébastien. Mon oncle s'occupait de la basse tension et mon père de la haute tension.

On a toujours travaillé en famille. Mon frère, qui était ingénieur dans l'électricité à Lille, a travaillé avec mon père ensuite. Ils ont fait construire en zone industrielle à Rezé, et cela existe toujours, c'est en location. C'est une entreprise d'électricité.

À partir de 1956, j'ai travaillé pendant sept ans dans les bureaux et le magasin, place Pirmil. On faisait la vente de lustrerie et de petits appareils ménagers ainsi que l'entretien et les réparations de l'électroménager. Le magasin a été démoli en 1975, quand ils ont refait la place Pirmil. Mes parents sont restés les derniers et ils sont partis habiter côte Saint-Sébastien en 1975.» **(Lucette Roquain)**



Commerces de la place Pirmil entre les rues Brassereau et Dos d'Âne - 1952

LES INDUSTRIES DE LA RUE DOS D'ÂNE



« L'île Bertin »



« Les deux côtés de la rue Dos d'Âne étaient le siège de nombreuses activités de petites et moyennes entreprises. La plus importante jusqu'en 1925 était la savonnerie Bertin qui, certaines journées, embaumait le quartier des effluves de la savonnerie. L'usine, comportant plusieurs bâtiments, s'étalait au confluent côté Sèvre. Cette savonnerie qui occupa jusqu'à 150 personnes cessa son activité au décès de ses dirigeants.

Les locaux restés inoccupés pendant plusieurs années, ouvrirent à nouveau leurs portes à la demande d'une autre industrie : la Levure Alsacienne qui évacuait l'Est de la France face à la menace de la guerre. Cette activité fit renaître la vie dans ce secteur, jusqu'au moment des

bombardements intensifs qui détruisirent une partie des locaux en 1944. A la fin des hostilités, la Levure Alsacienne repartit en Alsace.

Quelques industries, moins importantes, s'installèrent dans les bâtiments épargnés qui étaient encore logeables et représentaient une belle surface. C'est ainsi que s'y monta l'usine Hersant qui fabriquait des pétrins mécaniques et occupait de 70 à 80 ouvriers. Cette usine quitta les lieux pour s'installer à la Roche-sur-Yon dans les années 1970. Quelques activités perdurèrent dans les locaux qui furent divisés : un laboratoire œnologique, un atelier photo puis une entreprise de location de véhicules Milleville et une fabrique de fleurs artificielles (nylon, tergal).

Jouxtant la propriété Bertin, vers la pointe du confluent, se trouvaient d'autres locaux importants qui ont abrité : une fabrique de chaussons (établissements Bondu - 25 personnes) ; une fabrique de bonneterie (établissements Blouin - 20 personnes) ; une fabrique de vêtements de travail (établissements Le Cottier - 40 personnes) ; une tannerie de peaux de mouton (établissements Macé - 10 personnes).

On accédait à ces entreprises par une allée qui débouchait rue Dos d'Âne. Cette allée comportait elle-même en bordure : une forge (Maison Belle - 5 ouvriers) ; un atelier de mécanique (Maison Var - 6 ouvriers) ; une fabrique de brosses à base de crin, qui a précédé une petite imprimerie.» (Léon Fontaine)

« Hersant-Phoebus existait encore vers 1965 ou 66. Mon frère a travaillé là après la guerre et j'allais lui porter sa gamelle. Dans les années 90, les bâtiments étaient toujours là, c'était un dépôt-vente. Juste devant, il y avait un laboratoire œnologique. On y faisait des analyses de vin, ça devait être un labo privé. De l'extérieur, on voyait des bouteilles de différents gabarits qui étaient alignées sur des étagères.» (Jacques Richard)

La bonneterie Auguste Blouin

« Mon grand-père, Auguste Blouin, ancien coiffeur, homme d'affaires, chineur et tout ce qu'on veut, a acheté un tricotage situé rue Dos d'Âne. Il n'y avait presque plus personne qui travaillait là. Comme il n'y avait pas d'ouvriers, il les a faits venir du Choletais. Parmi eux, mon futur père qui était mécanicien en machine à coudre. Il connaissait les machines à coudre pour le tissage. Il savait travailler le coton, mais pas la laine.

La laine arrivait brute d'Australie, en écheveaux, par bateau. Les barges arrivaient directement là. Avec un treuil, on montait les balles de laine, qu'on mettait sur des dévidoirs pour l'étirer, l'affiner, la paraffiner, la mettre sur des bobines et la teinter. C'était quasiment toute la chaîne, du mouton jusqu'au produit fini ! Ça représentait énormément de monde, parce qu'il fallait débarquer les balles de laine, les ouvrir, et puis toutes les étapes après. On renvoyait les balles de laine qui avaient des coupures, et avec ça, ils faisaient des édredons. Ça occupait 70 personnes. Il y avait les mécaniciens, les vendeurs.

Mon grand-père a été fusillé par les Allemands en 1941. Mes parents ont poursuivi l'activité. En 1944, l'usine a été largement bombardée. C'était Franco-Russe qui était visé

mais notre usine a pris feu. L'immeuble était vraiment collé derrière le magasin Fontaine, qui n'était plus qu'une façade. Derrière, il n'y avait plus rien. Tout avait été bombardé. Ce sont les frères Berta qui ont reconstruit l'atelier derrière. Encore des sacrés bonhommes ! De vrais entrepreneurs ! C'est eux qui ont monté le Hangar à bananes.

Mes parents ont arrêté l'activité d'une manière tout à fait fortuite : les Tissus Boussac ont racheté toutes les bonneteries pour les fermer. Une seule a tenu : celle de Rezé qui a fermé il n'y a pas longtemps. Mon père était alors malade et ma mère était toute seule à diriger l'entreprise...

Moi, je suis né en 1947. J'ai connu l'atelier. La vente a dû avoir lieu quand j'avais 10 ou 12 ans. Enfants, notre grand jeu, c'était d'aller sauter sur les balles de laine ! C'étaient des vrais trampolines pour nous, on s'y cachait aussi.

On travaillait aussi le coton écru, qui arrivait sur bobines. On le travaillait à l'aiguille, et non à la navette. C'étaient des machines qui faisaient facilement quatre mètres de long : deux mètres de tissu, plus le chariot qui allait au bout et qui revenait prendre un autre fil, etc. C'était



Maillot de coureur cycliste fabriqué par l'usine Blouin

très spectaculaire ! Moi, j'adorais cette machine-là ! On fabriquait des socquettes, qu'on ne trouvait pas après-guerre mais que les femmes, qui se découvraient un peu à l'époque, voulaient porter. Après on a travaillé la rayonne, pour faire des bas. Après, il y a eu le nylon. Mon père est décédé de maladie à ce moment-là. Les machines ont été vendues.

Nous étions rue Dos d'Âne, côté Loire. Notre atelier était au premier étage dans le fond de la cour. En-dessous, il y avait Hersant, qui fabriquait de la fonderie lourde : des pétrins, etc. Ma sœur est d'ailleurs mariée avec le fils Hersant : elle est descendue d'un étage et elle a piqué le fils ! Et à côté de chez nous, il y avait un fabricant de chaussons.

Ce tricotage, c'était un peu le moteur de l'ambiance qui était là. Le magasin Fontaine était notre vendeur de tee-shirt, on appelait ça « Interlock ». Il y avait aussi Drogouest, qui nous fournissait des produits chimiques pour le nettoyage, etc.

En 1972, je me suis installé dans le quartier comme opticien. On a fait une étude de marché. Dans le Sud-Loire, il y avait pas grand monde encore à l'époque. On m'a dit que c'était une bêtise, j'ai fait ma carrière quand même, presque 40 ans. J'ai changé plusieurs fois de local dans le même quartier et j'ai fini ma carrière au 15, boulevard Joliot-Curie. J'étais quand même un peu connu dans le quartier grâce à la bonneterie. Il y avait quand même 70 employés. Quand je suis arrivé là, les femmes qui venaient d'être en retraite étaient contentes de pouvoir parler de l'atelier. Pour avoir leur retraite, on leur demandait leurs états de carrière. Maman m'avait donné ces documents. Elle avait sauvé quelques cahiers de compte pendant la guerre. Donc, je pouvais leur remplir un certificat. » **(Yves Maigret)**

La société Papon-Mesnil au 5, rue Dos d'Âne

La SARL Papon-Mesnil est une entreprise familiale spécialisée dans les travaux de couverture, plomberie et chauffage. Elle fut créée à parts égales en 1927 par Messieurs Papon et Mesnil : deux copains qui travaillaient comme employés de chez monsieur Fièvre qui habitait rue Alsace-Lorraine. Quand il a arrêté, il a dit : « Je vous donne la boîte ». À cette époque-là, on pouvait le faire, c'était cadeau. Donc ils ont créé la société Papon-Mesnil tous les deux, en 1927. Et ils sont restés associés jusqu'en 1963. En 1963, quand monsieur Papon est parti à la retraite, c'est le fils de Francis Mesnil, Robert, qui a pris la succession jusqu'en 1985.

Et moi, Philippe Guével, petit-fils de Francis et neveu de Robert, je suis entré dans l'entreprise en 1970 comme salarié du bureau d'études. J'avais fait des études de mètreur tous corps d'état, ce qui m'a permis de tout connaître un petit peu : la plomberie, le chauffage, la couverture. Et puis j'ai fait comme tout le monde, je me suis formé sur le tas ! J'ai pris la suite de mon oncle à partir de 1985 jusqu'en 2011. Mon fils n'était pas formé pour reprendre. J'ai donc cédé ma clientèle à la société Thibaudeau, des Sorinières, avec le sentiment du devoir accompli le mieux possible.

On a toujours gardé le nom Papon-Mesnil. Au départ ils étaient que tous les deux. Ils n'avaient pas de secrétaire, mais les épouses les aidaient. Ils étaient excessivement complémentaires : Papon était le spécialiste de la plomberie et du chauffage, et Mesnil était couvreur. Chacun avait son domaine de compétences. L'un était un peu plus introverti, l'autre extraverti. Ils ont réussi à faire leur mayonnaise comme ça : c'était la complémentarité parfaite ! Quand il y avait des choses un peu directes à dire, c'était plutôt mon grand-père qui y allait. Quand il fallait arrondir les angles, c'était plutôt monsieur Papon...



Façade de la société au n°5 - années 80

Ils ont eu très vite des ouvriers. Le personnel, c'était plutôt mon grand-père, qui avait fait la guerre de 14 : c'était quand même un «dur de dur». Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, la société a connu une progression constante. Avant guerre, ils devaient avoir entre 25 et 30 employés. Leurs chantiers, c'étaient les particuliers et les usines du coin, sur le quartier Sud-Loire, Vertou et Nantes-Centre.

Après guerre, il y a évidemment eu la reconstruction de Nantes et tout ça. On travaillait sur des immeubles, donc les gars étaient là pour des semaines, voire des mois. Ils s'y rendaient par leurs propres moyens et on les approvisionnait sur le chantier.

Jusque dans les années 60, l'entreprise a eu jusqu'à 50 employés. Après on est redescendu. On a changé d'orientation à partir d'une certaine époque, en allant plus du côté des particuliers plutôt que l'industrie et les immeubles. Un choix judicieux ! En 1970, on était encore 35 à 40 bonshommes. Après avec la conjoncture, les effectifs ont diminué, pour finir à 10.



Monsieur Mesnil - 1955



Ouvrier dans l'atelier - 1960

Ils s'étaient installés 5, rue Dos d'Âne, à côté du garage d'occasion. Il y avait l'atelier où on fabriquait nos zingueries avec deux magasiniers. En plus des «productifs» sur les chantiers, il y avait un chauffeur, deux secrétaires, un comptable.

À mon époque, on fêtait le départ en vacances, Noël, les naissances, les mariages et les départs en retraite des employés. Je me souviens d'un employé à qui on a fêté le départ en retraite parce qu'au début, il était venu donner un coup de main et il est resté 46 ans dans la boîte !

Il a fallu s'adapter aux évolutions. En 1927, il y avait des grosses chaudières à charbon avec circulation naturelle. Encore à l'époque de mes études, on travaillait avec le thermo-siphon, la circulation naturelle de l'eau avec de gros tuyaux. Et puis, on est passé à de petits tuyaux de cuivre, des pompes et des petits radiateurs acier. C'est plus le même temps de travail ! Quand j'ai commencé en 1970, plein de gens s'installaient au chauffage central. Il y a aussi eu un marché de particuliers sur le chauffage central avec l'arrivée du gaz naturel. Il y avait plein de gens qui n'étaient

pas chauffés à l'époque ! Les douches, les sanitaires, n'existaient pas toujours. Les WC étaient sur le palier ou dans la cour... Plein d'appartements dans le centre-ville n'avaient en tout et pour tout qu'un évier d'eau froide. Ça a donné un marché de rénovation important : on s'est donc orientés de ce côté-là. Mais comme les chantiers duraient moins longtemps, il y avait besoin de moins de monde.

Comme véhicules, on avait un camion «nez de cochon», ce Citroën tôle, trois 2 CV, et c'était tout ! Beaucoup de déplacements se faisaient à la charrette à bras. Aujourd'hui, cette charrette à bras fait du théâtre, elle s'est vachement bien recyclée ! Encore avant, ils n'avaient qu'un camion et un livreur. Mon grand-père me disait qu'avec la charrette à bras, ils allaient jusqu'à Vertou quand même ! Ils faisaient des journées de 9 à 10 heures par jour.

En 1981, la société a été transférée rue Esnoul des Châtelets. On savait qu'on était expulsés depuis le début des années 70. Ça a traîné un petit peu... Les choses ont vraiment bougé à partir de 1975. Il y a eu Pétillot qui n'a pas voulu partir non plus. Je crois bien que c'est lui qui est parti le dernier.

Je me rappelle que le pont de Pirmil était saturé aux retours de week-end et le mercredi, jour de marché, c'était terrible ! Pour nous, c'était une bonne pub parce que les gens étaient stoppés devant chez nous.

Quand le bas de la rue Saint-Jacques a été rasé, il a fallu qu'on trouve des locaux. On devait s'installer rue des Fromenteaux. Et finalement, le local de l'entreprise mécanique Couteau s'est rendu disponible. On a sauté sur l'occasion pour faire quelques travaux et redémarrer tout près de nos anciens locaux. Ça nous a permis de faire le transfert rapidement, simplement. On avait le hangar, la maison qui nous servait de bureaux, et à côté la maison de mon oncle.

On a traversé ces 85 ans sans accident, mort ou blessé invalide. Mais jusqu'au dernier jour, j'ai eu peur ! J'ai eu un copain, patron, à un mois de sa retraite, un de ses gars s'est tué sur un toit. Ça me stressait à un tel point qu'il était grand temps que j'arrête. » **(Philippe Guével)**

Les Ateliers de la Sèvre au 17, rue Dos d'âne

« Le garage a été créé en 1921, par mon arrière-grand-père qui s'appelait René. Avant d'ouvrir ce garage, il avait inventé avec un cousin, en tout cas quelqu'un de la famille, une moto-pompe. Ils étaient allés à Paris pour la présenter, mais ils se sont fait voler les plans lors de l'exposition. Ils ont donc perdu les brevets. Ils ont été en procès pendant longtemps à cause de ça.

Ensuite mon arrière-grand-père a monté son garage. C'était déjà pour des moteurs industriels, les premiers moteurs Diesel à l'époque qui fonctionnaient à l'huile lourde. Par la suite, le garage est devenu concessionnaire de plusieurs marques : les moteurs Deutz, Alstom, GM (General Motor), CLM (Compagnie Lilloise de Moteur) et la SSCM (Société Surgérienne de Construction Mécanique) qui produisaient les moteurs Poyaut. Il y avait aussi Westinghouse qui était un système de freinage pour les camions, les moteurs Bernard, etc.

Mon grand-père Félix puis mon père André ont pris la suite. Ils étaient mécaniciens de profession. Ils avaient fait les écoles professionnelles comme Livet. C'était leur passion. Et moi, j'ai repris le garage jusqu'à l'expropriation.



Façade du garage sur la rue Dos d'Âne - années 30

Ce garage a évolué dans le temps et il a toujours bien marché. On s'occupait uniquement des moteurs pour l'industrie, les engins de travaux publics, les ensileuses, les moissonneuses-batteuses. On entretenait et dépannait tout ça. On faisait la maintenance et on se déplaçait quelquefois au fin fond de la Vendée pour dépanner les matériels agricoles.

On nous amenait des gros moteurs à réparer, mais pas les engins. Le plus gros matériel qu'on ait rentré dans le garage était une toupie à béton. La plupart du temps, on réparait sur place les moteurs d'engins, les grues, les pelleteuses, les compresseurs, etc. On avait un véhicule d'intervention avec un plateau. Sinon, le moteur était démonté et amené chez nous.

L'entreprise s'occupait aussi des moteurs de bateaux. On a également équipé les bacs de Mindin en commandes pneumatiques qu'on pourrait comparer à des joysticks. Là où mes grands-parents avaient un jardin avec accès à la Sèvre, on avait un ponton entre anciennement les Perrières et le centre commercial actuel. On y réparait les bateaux.



Le ponton sur la Sèvre pour la réparation des bateaux

On a travaillé avec Pétillot aussi parce qu'ils vendaient les groupes électrogènes et nous, on faisait toute l'installation. On avait tous les centraux téléphoniques des Pays de la Loire, certains hôpitaux dont Bellier, des centres commerciaux comme Auchan à Saint-Sébastien. Et on avait les contrats d'entretien.

Il y avait une quinzaine d'ouvriers et un magasinier qui gérât les stocks. Pour le secrétariat, il y avait deux personnes : une secrétaire et une comptable. Au départ, c'était maman, et avant elle ma grand-mère, qui faisait tout : les bulletins de paie, les factures, etc.. Les jours de paie les ouvriers défilaient au bureau pour récupérer leur enveloppe car à l'époque on était payé en liquide.

Diriger l'entreprise n'était pas mon projet. Je voulais être professeur d'éducation physique et j'ai fait deux ans au CREPS. Après le service militaire en raison des problèmes de santé de mon père, pour éviter une fermeture, j'ai repris l'entreprise. J'ai fait une formation de gestion, finances et un peu de mécanique quand même. C'était en 74. J'ai été à peine une petite dizaine d'années, parce qu'après l'expropriation on a été transférés dans les ateliers de la



STEMA dans la zone industrielle de Vertou. J'y suis resté deux ou trois ans. Le garage n'existait plus à notre nom. A cette époque les grandes marques fusionnaient et donc on a été intégrés.

La façade du garage donnait sur la rue Dos d'Âne. Cette belle façade existait déjà à ma naissance mais je ne sais pas comment c'était du temps de mon grand-père. J'ai toujours connu les bâtiments tels qu'ils sont sur la photo. Quand il y a eu les derniers travaux d'aménagement de la rue, cette entrée a été condamnée. L'accessibilité se faisait par la rue Esnoul des Châtelets.

Mes grands-parents habitaient au rez-de-chaussée, côté rue Dos d'Âne, et mes parents habitaient au-dessus. Je suis donc né ici en 1955. Ma chambre donnait où il y a actuellement la pendule du tramway, au bout du quai en allant vers la ville.

Quand j'étais gamin, les gens n'avaient pas tous une voiture, alors tous ceux qui allaient travailler aux chantiers ou ailleurs passaient à vélo. A côté de ça, le peloton du Tour de France c'était une goutte d'eau ! C'étaient des « milliers » de vélos et de mobylettes. Et le soir, ça revenait dans l'autre sens, il y avait des vélos arrêtés partout sur le trottoir car il y avait des cafés. Autre chose dont je me

souviens, devant notre garage il y avait une pendule et tous se calaient sur cette pendule pour savoir s'ils étaient en avance ou pas.

Nos voisins en face c'était le magasin Fontaine « Aux travailleurs ». Les garçons avaient à peu près notre âge et on s'amusait ensemble sur le terrain vague derrière la rue des Châtelets. Tout le monde était amis, enfants et parents, parce qu'on faisait partie de l'association Bonne-Garde qui était plutôt un patronage à l'époque. On a fait de la gym ensemble.

Je me souviens du café du Terminus avec sa salle de billard. Notre père nous y emmenait parce que le vendredi c'était la coutume que le patron, donc mon père à l'époque, emmène tous ses gars (ses ouvriers) prendre un verre pour la fin de la semaine. Chez Fontaine, c'était pareil et chez Papon-Mesnil aussi. Comme en plus, c'étaient de grands copains, tout le monde était content de se retrouver. Toutes les entreprises de la rue Dos d'Âne se connaissaient.» **(Alain Boutillier)**



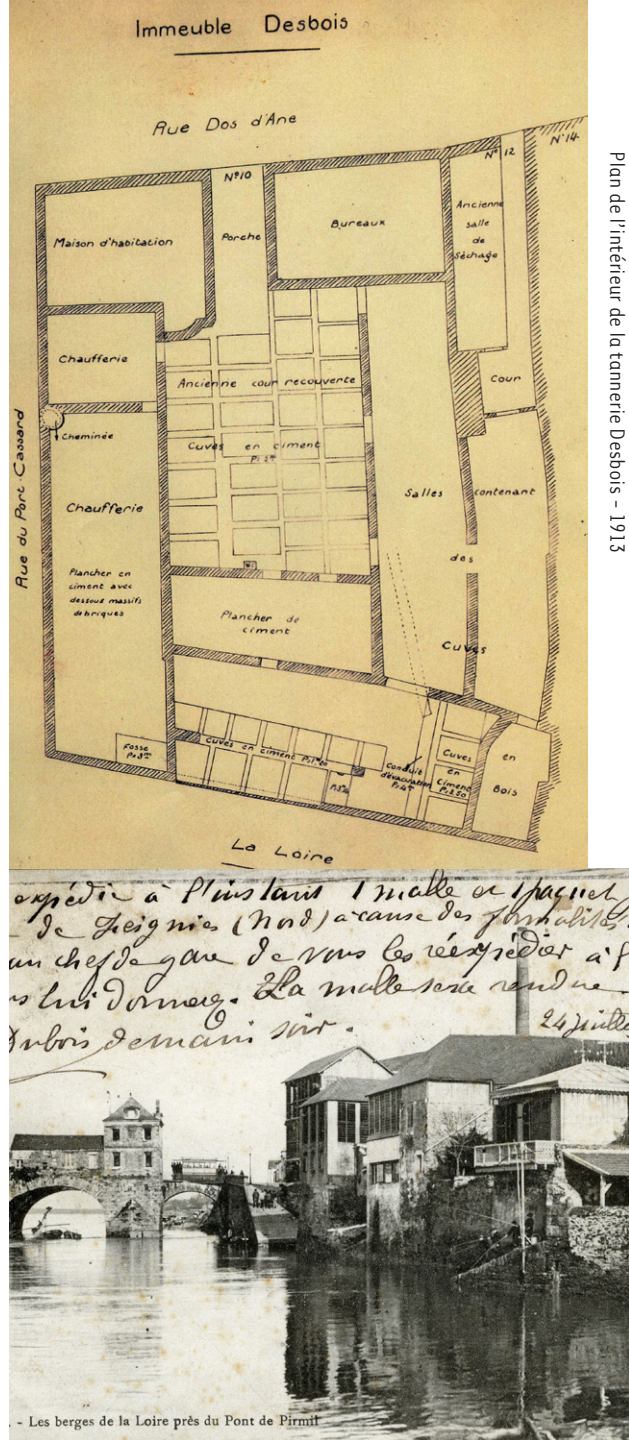
Le garage de la Sèvre derrière le bâtiment de l'ancien octroi - 1986

Les tanneries de la rue Dos d'Âne

Jusqu'au début des années 80, la rue Dos d'Âne a été le siège de plusieurs tanneries qui tout comme la savonnerie Bertin embaumaient le quartier mais de façon nettement moins agréable... L'arrière-pays rural et la présence de l'eau ont permis le développement de cette activité au cours de la première moitié du 19e siècle dans un quartier encore peu urbanisé. En 1842, le sieur Lemonier demande l'autorisation d'établir une tannerie au 46, rue Dos d'Âne avec un séchoir à plusieurs étages, à proximité de celle de monsieur Silardièrre, située au n° 52.

Quelques années plus tard, en 1859, c'est au tour du tanneur Desbois qu'une autorisation d'établissement au 10, rue Dos d'Âne est accordée dans un local appartenant à un certain Aymon. En 1903, la tannerie Desbois se déploie entre les numéros 10 et 12 ainsi qu'au 21, rue Dos d'Âne. L'usine est alors destinée à la fabrication des cuirs forts, lissés et en croûte et se compose de magasins, ateliers, bureaux, cour ainsi que de cuves, fosses et bassins en terre. En 1924, le gendre de Jean-Louis Desbois reprend les locaux et ouvre une manufacture de chemises, caleçons et vêtements bleus de travail. Comme nous l'avons évoqué dans le premier chapitre, cet établissement a été exproprié et rasé au moment de la reconstruction du pont et du réaménagement de la place Pirmil pendant l'entre-deux-guerres.

En 1899, une troisième tannerie voit le jour : la tannerie de Sèvre. Cette dernière est reprise en 1935 par monsieur Guérin qui oriente alors l'activité vers la bourrellerie. La tannerie Guérin, située à l'entrée de la rue, aux numéros 2 et 4, est la dernière en activité dans le quartier et une des dernières à Nantes. En 1979, quinze ouvriers exerçaient encore leur savoir-faire pour préparer des peaux destinées à la fabrication des gants de protection.





« Rue Dos d'Âne, il y avait une mégisserie, côté fleuve parce qu'ils prenaient de l'eau dans la Loire pour nettoyer les peaux. Les tanneries, c'était vraiment du travail abominable. Les femmes qui faisaient ça, avec leurs gants énormes, pour gagner pas grand-chose, elles avaient du courage ! » **(Yves Maigret)**

« Du pont de Pirmil, on apercevait un grand séchoir avec des claires voies, comme un séchoir à tabac. Ce bâtiment était bordé par la rue du Port Sablé. » **(Jacques Richard)**



LES ABATTOIRS DE PONT-ROUSSEAU : « UNE ENCLAVE NANTAISE EN TERRITOIRE REZÉEN »

En 1923, les plans d'un abattoir intercommunal avec une voie ferrée et un quai de débarquement sont établis. Le transfert de l'abattoir de Talensac dans de nouveaux bâtiments est acté en 1929. Un terrain de deux hectares six situé à Pont-Rousseau dans la commune de Rezé est choisi. Il s'agit des basses prairies de la « Tête-des-Mottes », ancienne propriété de l'entreprise Grandjouan.

Le site est annexé à la ville de Nantes et l'abattoir intercommunal de Pont-Rousseau ouvre ses portes en 1932. En 1975, l'activité est transférée dans la zone industrielle Atout Sud, à l'ouest de la commune de Rezé. Ce nouveau bâtiment sera cédé en 1989 aux frères Viollet, mettant un terme à la gestion intercommunale des abattoirs.

Fermé en 1975, le site de Pont-Rousseau est détruit au tout début des années 2000 et en 2003, les abattoirs laissent la place aux Nouvelles cliniques nantaises.

Jean-Claude, ancien salarié des abattoirs

« Je m'appelle Jean-Claude Marchand, je suis de Saint-Julien-de-Concelles et j'ai travaillé aux abattoirs de Pont-Rousseau à partir de juillet 1961. J'y suis entré avec mon père quand je suis sorti de l'école. J'étais fier de faire le même métier que lui. On travaillait comme «tâcherons», c'est-à-dire qu'on tuait les animaux pour des mandataires. On était payés à la pièce.



Cour intérieure des abattoirs en construction - 1932

Avant, j'allais avec lui pendant les vacances scolaires. Mais comme c'était un endroit dangereux, je n'avais pas le droit de descendre de la voiture. Il m'apportait des ficelles pour mettre derrière les pattes des moutons quand ils étaient tués.

J'avais 14 ans quand j'ai tué ma première bête. On l'amenait au pied du treuil avec une corde autour des cornes. On lui faisait baisser la tête au maximum avec l'anneau qui était ancré au sol, et avec le merlin, c'est-à-dire un genre de marteau, on lui foutait un coup sur la tête. Il fallait pas le

louper, sinon elle se débattait. Après, on lui perçait le crâne et on lui enfilait un jonc qui remontait toute la colonne vertébrale pour tuer tous les nerfs.

On devait être une quarantaine de tueurs à l'époque. Il y avait une trentaine de treuils pour les bovins. On travaillait en équipe de trois ou quatre. On prenait la bête, on l'amenait au pied du treuil, veau comme mouton, on la tuait, on la dépouillait, on la vidait. À l'époque, la boyauderie (ou triperie) avait son propre personnel qui s'occupait des abats. Il y avait aussi deux tueurs de chevaux à temps complet. On appelait l'un des deux « Petite Main » parce qu'il était né comme ça, avec des petits doigts. Mais il dépouillait comme toi et moi. Le cheval a toujours été tué au pistolet.

Le plus gros des abattages des veaux et moutons avait lieu les lundis, mardis et mercredis, parce que le mercredi c'était le jour du marché aux bestiaux, dans l'abattoir même. Les maquignons avaient acheté leurs bêtes en campagne, ils les amenaient pour que les bouchers et les mandataires achètent et les fassent abattre sur place. Ils les marquaient de leurs initiales, au marqueur ou aux ciseaux dans le poil. Par exemple, un mandataire pour qui mon père et moi travaillions avait pour marque "A" pour Aguesse, un autre "BY" pour Bouyet. Ils venaient les chercher le soir, la bête vidée mais entière, dans une remorque recouverte de draps.

On tuait des boeufs tous les jours, du lundi au samedi matin. On tuait 100 à 150 veaux par jour, beaucoup plus de moutons. On commençait à 6 h et on finissait à 18 h, avec deux heures de coupure. Avec mon père, on emmenait notre casse-croûte, on mangeait sur la route de Pornic, dans la voiture. Au début, on n'avait pas de vestiaires, on se changeait au pied du treuil ! Il faisait froid, il fallait être costaud !



La SADANE

En 1966, je suis parti à l'armée. Cette année-là, les mandataires se sont regroupés en une société d'abattage, la SADANE, et on est devenu employés. Mon père à l'époque a arrêté de travailler, il s'est retiré dans sa ferme à Saint-Julien-de-Concelles. Moi, en revenant de l'armée en 1967, je suis rentré comme employé à la SADANE. Je travaillais à temps complet, même le samedi matin.

On était toujours une quarantaine de tueurs, mais cette fois on travaillait à la chaîne qui était encore manuelle. Chacun avait un poste bien déterminé : un qui tuait, un qui saignait, un qui coupait les pattes de devant, après c'étaient les cornes, et ça avançait comme ça. Aux veaux, c'était un peu différent. Il y avait le tueur, et puis il y avait le dépouillage. Moi, j'en prenais un, je le dépouillais complètement au couteau qu'on appelait le "perco" : c'était comme un couteau électrique sauf qu'à la place des lames, c'étaient deux disques. Après, le dépouillage, la bête allait se faire vider. Pour le mouton, c'était un manège sur un rail avec des petits chariots, et on était six ou sept du début jusqu'à la fin pour dépouiller le mouton et le vider. Je n'ai plus souvenir d'un marché aux bestiaux après 1966.

A cette époque-là, je mangeais mon casse-croûte dans l'abattoir. Je n'aimerais pas revenir à cette époque-là. On mangeait dans des conditions, fallait voir ! C'était par souci d'économie parce que je venais de faire construire. Avec sept ou huit autres gars, on avait un local pour aller manger, sous les triperies. Pour y aller, on baissait la tête. Et ça fuyait ! On avait un réchaud. Les autres allaient au restaurant : au Petit Coin, rue Alsace-Lorraine ou rue Saint-Jacques. Il y avait aussi la cantine à l'intérieur de l'abattoir qui faisait café-restaurant. C'était un vrai défilé là-dedans : les mandataires, les bouchers, les maquignons, les tueurs... Ça en faisait du monde !

Les nouveaux abattoirs et le reclassement

En 1973, la Ville de Nantes a fait les nouveaux abattoirs à côté de Leclerc. C'était grand. La Ville a repris le personnel et, première en France pour des employés d'abattoirs, on est devenu employés municipaux. On était une centaine, en comptant le personnel administratif, et toute la boyauderie.

C'était moderne : les peaux s'arrachaient mécaniquement. Les bêtes étaient tuées par un pistolet qui projetait un emporte-pièce qui perçait le crâne. Le système électrique mis en place pour tuer les porcs ne fonctionnait pas avec les moutons, à cause de la laine, alors on continuait à les saigner.

En 1984 ont eu lieu les premières mutations dans les différents services de la Ville de Nantes parce que ça ne battait plus que d'une aile. On a tous été reclassés, un peu en fonction de nos choix. Moi, en 1986, j'ai eu le choix entre les égouts, gardien-manutentionnaire ou les espaces verts. J'ai préféré aller vers les espaces verts et je suis allé à la Beaujoire. J'y suis arrivé au moment de la création de la Roseaie. J'y ai travaillé, et j'y suis toujours resté.

Je crois que l'abattoir a fermé en 1990. Ce doit être Viollet qui a dû reprendre pour «le franc symbolique», avec son propre personnel.

La tradition du boeuf gras

C'était une belle bête, choisie par un mandataire qui s'appelait Bonnette. Comme il faisait partie du Comité des fêtes de la ville de Nantes, il était chargé de la recherche du boeuf gras.

Le boeuf gras défilait le jeudi et le dimanche de la mi-Carême sur un char avec quatre ou cinq gars. Pendant quatre ans, à partir de 1961, je l'ai accompagné ! On portait un costume, un canotier. Ah ! c'était folklorique ! On allait l'embarquer vers les Affaires maritimes, là où est aujourd'hui la Maillé-Brézé. C'était plus calme pour le sortir du camion, le mettre sur le char et tout ça.

Après le défilé il y avait une tombola où le boeuf gras était gagné. Il était tué à l'abattoir et vendu en boucherie, je pense que celui qui l'avait gagné remportait l'argent de la vente. Je pense que tous les bouchers de la ville de Nantes mettaient dans leur devanture : «Ici, on vend le boeuf gras» ! » (Jean-Claude Marchand)

Jean-Claude sur le char du boeuf gras - années 60





LE DEVENIR DU QUARTIER : LA ZAC PIRMIL - LES ISLES

Avec la ZAC en cours, le secteur Pirmil – Dos d'Âne est promis à un nouvel aménagement, une nouvelle strate de sa longue histoire...



«Hier, rue animée d'un faubourg habité ; aujourd'hui, voie fonctionnelle sans âme ; demain, la rue Dos D'Âne pourrait retrouver des riverains et de la vie urbaine.»

« À cheval sur Rezé, Nantes et Bouguenais, la ZAC Pirmil – Les Isles est le premier projet de renouvellement urbain intercommunal porté par Nantes Métropole. L'urbaniste Frédéric Bonnet est chargé de définir les grands principes d'aménagement et de renouvellement urbain de ce secteur. Il propose d'organiser ce futur quartier comme une « ville-nature ».

Avec 4 000 nouveaux logements et 2 000 emplois supplémentaires, la ZAC permettra d'accueillir une partie des nouveaux habitants attendus sur la métropole nantaise d'ici 2030. Une promenade continue d'Est en Ouest sera créée sur la Loire avec des points d'accès ponctuels aux rives. Deux secteurs opérationnels d'aménagement seront privilégiés dans un premier temps : Pirmil et Basse-Île.»
(extraits d'un article publié dans le Journal de projet n°1 - juillet 2015)